

SARAH LA CRÉOLE

DRAME EN CINQ ACTES,

DE MM. A. DECOURCELLE ET JAIME FILS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
LE 13 MARS 1852.

PERSONNAGES.

SIR JOHN DUDLEY, 30 ans, premier rôle
 GEORGES DE CERNY, 30 ans, jeune premier rôle
 LE COLONEL DUMONT, 55 ans, père noble
 JULIEN DUPLESSIS, 24 ans, jeune premier
 JEROME, domestique de Dumont, 50 ans, deuxième comique
 LE DOCTEUR ROBERT, troisième rôle
 UN CLERC DE NOTAIRE
 SARAH BLANGI, 25 ans, premier rôle
 ALICE, fille de Dumont, jeune première
 MARIE, femme de chambre

ACTEURS.

MM. CHILLY.
 ARNAUD.
 LYONNET.
 GASTON.
 THIERRY.
 BARD.
 FÈVRE.
 M^{mes} LUCIE-MABIRE.
 NAPTAL-ARNAUD.
 CAROLINE.

La scène est à Paris, vers 1829.

ACTE PREMIER.

Un salon chez le colonel Dumont. Porte d'entrée au fond ; portes latérales, à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

JULIEN, DE CERNY, JÉRÔME. (*Julien est assis à gauche, Cerny à droite. Jérôme entre par la droite, et reste au fond du théâtre.*)

JÉRÔME. Monsieur Dumont dépouille sa correspondance ; il prie ces messieurs de l'attendre un moment.

CERNY. Bien, monsieur Jérôme, bien, on attendra. (*Jérôme sort à droite.*) N'est-ce pas, monsieur Julien ?

JULIEN. D'autant plus volontiers que ce sera en votre compagnie, monsieur de Cerny.

CERNY. Voilà un compliment qui m'oblige à être aimable... heureusement qu'avec vous il est facile de le paraître.

JULIEN. Comment ?

CERNY. Parbleu ! un amoureux ! parlez-lui de sa belle, et il vous trouve charmant. Donc, parlons de mademoiselle Alice Dumont. (*Il se lève.*)

JULIEN. Quoi ! monsieur, vous penseriez ?

* Cerny, Julien.

CERNY. Je me suis trompé ? Alors parlons d'autre chose.

JULIEN. Il est certain que mademoiselle Alice est un ange, et que...

CERNY. Et que vous l'aimez.

JULIEN. Eh bien, oui, je l'aime... mais, par malheur, je dépens encore de ma famille... Ah ! ceux qui ont fait le Code n'étaient pas amoureux. (*Il se lève.*)

CERNY*. Heureusement... Ainsi, l'auteur de vos jours s'oppose au mariage ?

JULIEN. Sous prétexte que je suis riche et que mademoiselle Dumont ne l'est pas.

CERNY. Elle ne l'est pas, c'est vrai ; la Restauration a supprimé la pension du colonel Dumont, c'est encore vrai ; le bonhomme a même quelques petites dettes, j'en conviens ; mais l'oncle Fabrice a du foin dans ses bottes, comme on dit, beaucoup de foin.

JULIEN. Ah ! oui, un oncle d'Amérique, un météore, un problème.

CERNY. Oh ! ce n'est pas un oncle d'Amérique comme les autres ; l'oncle d'Amérique

traditionnel a toujours cinquante-neuf ans et un ventre de comédie; tandis que l'oncle en question a trente ans tout au plus. Enfin, sa fortune n'a rien de problématique; le comte Fabrice l'a amassée en vendant du coton, des ombrelles et des petits couteaux; mais la question n'est pas là; les millions sont comme le soleil, dont on ne voit que les rayons.

JULIEN. Oui, mais il y a une éternité qu'on n'a reçu de ses nouvelles.

CERNY, riant. Raison de plus pour espérer son prochain retour.

JULIEN. Ah! monsieur de Cerny, vous avez un heureux caractère.

CERNY. C'est vrai; mais je n'ai que ça.

JULIEN. Comment! vous qui, il y a six ans, avez hérité?...

CERNY. Quatre cent mille francs; de quoi vivre pendant... quatre ans; aussi, depuis deux ans, je n'existe plus.

JULIEN. Il faut vous marier, épouser quelque riche héritière...

CERNY. D'abord, mon cher ami, les riches héritières sont fort rares et très-demandées. Et puis, je ne suis pas d'un placement facile, moi; songez donc, un joueur, un viveur, un casseur de cœurs et de lanternes... ce n'est pas très-atrayant.

JULIEN. Vous vous calomniez.

CERNY, riant. Moi... ce n'est pas possible!

JULIEN. Le mariage en a converti de plus endurcis.

CERNY. Ah! voilà où je vous attendais; de deux choses l'une: ou je rendrai ma femme malheureuse, je la mettrai sur la paille (et, que diable! je ne suis pas un bourreau), ou je la rendrai heureuse; mais alors, c'est que j'aurai renoncé à mes douces habitudes, à mes chers petits vices; et je suis un trop-fidèle serviteur pour donner congé à de si bons maîtres.

JULIEN. Je comprends; pourtant j'avais pensé que mademoiselle Sarah Blangi, la fille adoptive de monsieur Dumont...

CERNY, assis à droite. Sarah! cette belle fleur éclose au grand soleil des Antilles... cette charmante fille, dont les yeux lancent des éclairs par leurs paupières de velours; cette belle nonchalante, dont la voix, le sourire et les gestes arrondis vous enveloppent, à quinze pas, de caresses et de volupté! Oui, c'est un délicieux démon! ce serait une divine maîtresse... mais elle n'est pas, à mon sens, du bois dont on fait sa ménagère et la mère de ses enfants. D'ailleurs, elle n'a pas

* Julien, Cerny.

le sou; mes créanciers ne donneraient jamais leur consentement.

JULIEN. Silence! ce sont elles.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SARAH, ALICE. (*Sarah porte une robe de chambre noir très-simple. Elles entrent de gauche.*)

ALICE, à Sarah. Et moi, je te dis que c'est très-mal.

CERNY. Qu'est-ce donc, belle cousine?

ALICE. C'est vous, mon cousin! Ah! et monsieur Julien? Messieurs... (*elle salue*) je suis ravie de vous voir. Vous allez m'aider à gronder Sarah. Figurez-vous qu'il y a huit jours que je la tourmente pour se faire faire une robe pareille à la mienne; impossible d'y parvenir; elle ne sort pas de son éternelle robe noire.

CERNY. Qui lui donne l'air d'un lys en deuil; c'est de la coquetterie.

SARAH. Non, messieurs, non, c'est de la raison... Si Alice oublie que je ne suis que sa sœur d'adoption, moi, je m'en souviens! M. Dumont n'est pas assez riche pour que ses deux enfants fassent même dépense... tu es sa fille, toi; moi, je ne suis qu'une étrangère... c'est donc à moi de me restreindre.

ALICE. Que dis-tu là?

SARAH. Du reste, je l'aime mieux ainsi; car ce qui n'est pour toi qu'une marque de tendresse est pour moi un nouveau bienfait. (*Stop un sourire contraint.*) Et je dois déjà tant à M. Dumont! mais j'espère bien m'acquitter un jour.

ALICE. Méchante! embrasse-moi!

JULIEN. Quel noble cœur!

CERNY. C'est bien touchant!

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUMONT.

DUMONT, sortant de son cabinet à droite, une lettre à la main. Alice! Sarah! mes enfants?

TOUS. Qu'y a-t-il?

DUMONT. Ce qu'il y a? Il y a que Fabrice mon frère m'écrit qu'il s'embarque le 15 avril: nous sommes le 1^{er} juillet; il faut environ trois mois pour faire la traversée; il doit donc arriver d'un jour à l'autre!

SARAH, à part. Qu'entends-je?

ALICE. Se peut-il?

JULIEN. Je prends bien part au bonheur qui vous arrive, et je vous laisse à votre joie. (*A de Cerny.*) Adieu, je cours annoncer cette bonne nouvelle à mon père. (*Il sort par le fond.*)**

* Alice, Sarah, Cerny, Julien.

** Cerny, Alice, Dumont, Sarah.

CERNY. Et revient-il les poches bien garnies ?

DUMONT. Oh ! je n'en sais rien encore ; voyons. *(Il parcourt la lettre.)* Mais oui... « Je vous rapporte un gâteau de 900,000 fr. » que je viens partager avec toi, avec ta « chère Alice, dont je ne serais pas fâché de « faire la connaissance. » Bon petit frère ! 900,000 francs ! un garçon qui n'a pas trente ans ! il est vrai qu'il y en a quinze qu'il travaille. En auriez-vous fait autant, de Cerny ?

DE CERNY. Non certes ; mais je me chargerais de dépenser la chose... en dix-huit mois.

DUMONT, riant. Oh ! mauvais sujet !... Sarah ! appelle Jérôme. Qu'on prépare la plus belle chambre pour monsieur le nabab.

SARAH, à part, au fond. Il n'est pas encore arrivé. *(Elle appelle Jérôme.)*

JÉRÔME, entrant du fond. Mademoiselle ? *(Elle lui parle bas.)* Quoi ! monsieur Fabrice !... je... oh ! est-il Dieu possible ? *

DUMONT. Il peut être ici demain, aujourd'hui, mon vieux Jérôme.

JÉRÔME, pleurant de joie. M. Fab... ah ! monsieur, pardonnez-moi... c'est bête comme tout, mais je pleure. Quand je pense que c'est moi qui lui ai mis son premier pantalon... Ah ! il y a de cela quelque chose comme vingt ans, mon colonel ! *(S'essuyant les yeux.)* Ah ! mon Dieu, que c'est donc bête !

DUMONT. Allons, mon bon Jérôme, tu vas préparer la chambre bleue.

JÉRÔME. La chambre bleue ?... monsieur sait bien qu'elle n'est pas meublée.

DUMONT. Eh bien, tu passeras chez le tapissier.

JÉRÔME. Chez le tap... Ah ! c'est que j'vas vous dire : le tapissier est un pékin qui n'apportera rien *(bas)* tant qu'on n'aura pas payé sa dernière facture.

DUMONT. C'est bien ; j'y vais avec toi... A bientôt, mes enfants... Monsieur de Cerny, j'accepte votre bras.

DE CERNY. Mesdames... *(Il salue. A part.)* J'ai eu tort de ne pas faire la cour à la petite cousine, moi. *(Il sort par le fond, avec Jérôme et Dumont.)*

SCENE IV.

SARAH, ALICE.**

ALICE. Ah ! Sarah ! ma bonne Sarah ! comprends-tu ma joie, mon bonheur ?... mon pauvre père, dont la fortune était si

* Alice, Julien, Jérôme, Dumont, Sarah.

** Sarah, Alice.

compromise, il va être riche, bien riche ! Que je suis donc contente !

SARAH. En effet, c'est un grand bonheur.

ALICE. Comme tu me dis cela... qu'as-tu donc ?

SARAH. Moi... rien... le plaisir... la joie...

ALICE. La joie ?... Quelle étrange fille tu fais ! Tiens, Sarah, si je ne connaissais pas la tendresse que tu as pour nous, il y a des moments où je douterais de toi... Parfois, tu me serres la main, tu me regardes d'une façon si étrange... Tiens, en ce moment encore ! Sarah ! est-ce que tu as contre moi quelque motif de colère ?

SARAH. Folle ! que veux-tu que j'aie ?

ALICE. A la bonne heure ! mais sois donc gaie, aussi !

SARAH. Je ne demande pas mieux... mais, entre nous, ton oncle Fabrice, je ne m'en souviens plus. J'étais si jeune quand j'ai quitté les Antilles.

ALICE. Moi, je ne le connais pas, mais je sens que je l'aimerai bien.

SARAH. * Dame ! un oncle millionnaire ! les amoureux vont pleuvoir autour de toi.

ALICE, bas. La pluie a déjà commencé.

SARAH. Vraiment ?

ALICE. Tu sais, M. Julien ?

SARAH, vivement. Julien ! tu aimes Julien ?

ALICE. Je l'aime, si on veut... c'est-à-dire que je le trouve bien bon, bien aimable. Enfin, j'ai pour lui beaucoup d'estime et d'amitié.

SARAH. Mais... de l'amour ?

ALICE. De l'amour ? Entre nous, je t'avouerai que je ne sais pas trop ce que c'est ; mais il me semble que je l'aime comme on doit aimer son mari.

SARAH. Et... lui ?

ALICE. Oh ! lui ! c'est autre chose.

SARAH. Il t'aime ?...

ALICE. Comme un fou.

SARAH. Ah !... il... te l'a dit ?

ALICE. Non, mais j'en suis sûre.

SARAH. Comment ?

ALICE. A-t-on besoin de parler pour dire ces choses-là ? Est-ce que l'expression du regard, l'émotion de la voix, un cœur qui bat, une main qui tremble n'en disent pas plus que toutes les paroles ?

SARAH. Mais... on peut se tromper... *(Elle s'assied.)*

ALICE. Oh ! non ! Allons, bon ! voilà encore tes humeurs sombres qui reviennent !

* Sarah, Alice.

SARAH. Non ; je te félicite... tu es bien heureuse.

ALICE. Oh ! mais sois tranquille, tu le seras aussi.

SARAH. Moi ?

ALICE, *s'asseyant*. Et bientôt...

SARAH. Bientôt ?

ALICE, *en confidence*. Je sais que mon père s'est occupé de te chercher un mari.

SARAH. Qui donc l'en a prié ? Il me semble que ce soin me regarde. Et quel est ce mari ?

ALICE. M. Renaudin.

SARAH. M. Renaudin ?

ALICE. Oui, un petit jeune homme bien doux, bien rangé, et qui fera son chemin ; il gagne déjà mille écus par an.

SARAH, *avec ironie*. Mille écus !... en vérité ?... Mais c'est trop beau pour moi... Et quel est l'état de ce monsieur qui gagne mille écus ?

ALICE. Il est commis chez monsieur Duval... tu sais... au coin de...

SARAH. Un marchand !

ALICE. Un bonnête homme, Sarah.

SARAH, *se levant*. Que ne l'épouses-tu, toi ?

ALICE. Moi, ce n'est pas la même chose.

SARAH, *amèrement*. En effet... oui, tu peux aimer qui tu veux, toi... tu as un père, une famille, un beau nom... Tu es riche et je suis pauvre ; et tu es ravie de m'humilier, de me faire sentir que je ne vis que de vos bienfaits... et que je dois être trop heureuse d'accepter le mari que tu dédaignes.

ALICE. Mais, Sarah, c'est de la folie... moi, te reprocher ?... Ah ! tu es bien mauvaise de me dire de pareils choses.

SARAH, *à part*. J'ai failli me trahir. (*Haut*.) Alice !

ALICE. Laissez-moi !

SARAH. Voyons, Alice... (*Elle s'assied*.)

ALICE. Non, je suis fâchée, je vous en veux...

SCENE V.

LES MEMES, DUMONT*.

DUMONT, *entrant et voyant les deux jeunes filles qui se tournent le dos*. Eh bien ! qu'avez-vous donc, mes enfants ?

ALICE, *boudant*. Rien, mon père.

DUMONT. Alors, pourquoi cet air boudeur ? (*Sarah porte son mouchoir à ses yeux*.)

ALICE. Eh bien, mon père, c'est Sarah qui est fière et injuste...

* Alice, Sarah.

** Alice, Dumont, Sarah.

DUMONT. Ah ! c'est Sarah... et elle pleure. (*Séverement*.) Alice, allez demander pardon à Sarah.

ALICE. Moi ? oh ! non, par exemple !

DUMONT. Je vous l'ordonne.

ALICE. Ah ! mon Dieu ! vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

DUMONT, *bas à Alice*. Mon enfant, je t'en prie.

ALICE, *étonnée*. Vous m'en priez... Oh ! j'obéis avec joie, mais pourquoi ?...

DUMONT, *bas*. Pourquoi ? tu le sauras plus tard... mais retiens bien ce que je vais te dire. Alice... Sarah a des titres sacrés à notre amitié, à notre dévouement ; il existe entre elle et nous une dette dont nous devons tous payer notre part... avec elle, mon enfant, il faut céder quand même et toujours ; c'est une grâce, entends-tu, une grâce, que ton père te demande...

ALICE, *à elle-même*. Quel est ce mystère ? (*Sur un geste de Dumont elle va auprès de Sarah*.) Sarah, veux-tu me pardonner ?

SARAH. Te pardonner ? N'est-ce pas plutôt à moi ?...

DUMONT. Non, Sarah ! non, mon enfant : accepte ses excuses et tâche de ne pas trop lui en vouloir.

SARAH, *l'embrassant*. Lui en vouloir ? moi qui l'aime tant !

ALICE. A la bonne heure ; j'ai été bien méchante, n'est-ce pas ? mais ça ne m'arrivera plus.

SCENE VI.

LES MEMES, JEROME**

JÉRÔME. Mon colonel, monsieur Julien vous demande un entretien particulier.

SARAH et ALICE, *à part*. Julien !

JÉRÔME. Je l'ai fait entrer dans votre cabinet.

DUMONT. C'est bien, j'y vais. (*Jérôme sort*.) Sais-tu ce qu'il peut me vouloir, Alice ?... Il ne faut pas rougir pour ça, mon enfant. Allons, achevez de vous réconcilier ; et, surtout, plus de querelle ; c'est la seule chose qui pourrait maintenant troubler mon repos. (*Il sort à droite*.)

SCENE VII.

SARAH, ALICE***

SARAH, *à part*. Julien qui fait demander au colonel un entretien particulier... est-ce qu'en effet... Oh ! mon Dieu, par pitié pour elle, faites qu'elle se soit trompée.

* Dumont, Alice, Sarah.

** Julien, Alice, Dumont, Sarah.

*** Alice, Sarah.

ALICE, *à part, pensivo.* Que peuvent signifier les paroles de mon père ?

SARAH. A quoi penses-tu, Alice ?

ALICE. Moi ? à rien.

SARAH. Mentusel... tu songes à monsieur Julien.

ALICE. Oui... je... Eh bien, non... je pensais à ce que vient de me dire mon père.

SARAH. Qu'est-ce donc de si sérieux, pour que tu oublies qu'en ce moment sans doute monsieur Julien demande ta main ?

ALICE. Rien ; je te dirai cela plus tard.

SARAH, *après un silence.* Ah ! mais dis moi ; es-tu bien sûre que ce soit ta main que monsieur Julien vient demander ?

ALICE, *riant.* Dame ! à moins que ce ne soit la tienne !

SARAH, *à part.* Jusolente ! (*se remettant et haut.*) Oui, tu as raison ; ce ne peut être... (*Dumont paraît à la porte de son cabinet.*)

ALICE, *à Sarah.* Du reste, nous allons le savoir... regarde donc mon père... Sa figure a pris un air de circonstance... Il est bien drole.

SARAH, *à part.* Mon Dieu, que va-t-il dire ?

SCÈNE VIII.

LES MEMES, DUMONT*.

DUMONT. Mes enfants, je dois vous apprendre le motif de la visite de monsieur Julien ; il vient me demander la main... de ma fille Alice. (*Mouvement de Sarah.*)

ALICE. Ah ! vraiment ? Et qu'avez-vous répondu ?

DUMONT. Moi, rien.

ALICE. Rien !

DUMONT. Je lui ai dit que c'était une question à laquelle toi seule pouvais répondre... et il attend.

ALICE. Il attend ! Ah ! le pauvre jeune homme ! mais c'est très-malhonête de faire attendre les gens... Venez vite, mon père, venez vite...

DUMONT. Eh bien, mademoiselle, mais nous avons le temps.

ALICE. Ah ! c'est juste ! j'oubliais ma dignité ! (*Elle se pose et entre gravement dans le cabinet suivi de Dumont qui rit.*)

SCÈNE IX.

SARAH, seule.

C'était donc vrai ? c'est elle qu'il aime... et j'ai été assez folle, pour croire un instant qu'il préférerait la pauvre orpheline à l'héri-

* Sarah, Alice, Dumont.

tière de Fabrice Dumont... Eh bien, j'aime mieux qu'il en soit ainsi !... Cet amour m'empêchait d'être tout à ma vengeance !... à ma haine ! L'image de Julien venait se placer comme un bon ange entre cette famille et moi... et j'avais oublié le passé... le passé ! tu ne le connais pas, Alice ? tu ne sais pas qu'il y a vingt ans, le colonel Dumont a fait fusiller aux Antilles le capitaine Blangi. Mais je le sais, moi... et je me souviens. Ah ! ce n'était pas assez que ton père eût tué le mien... ma sœur ! (*Car elle a l'audace de m'appeler sa sœur !*) Voilà que tu me prends celui que j'aime ! L'époux de mon cœur et de mes rêves !... Oh ! nous aurons de terribles comptes à régler, Alice ! Ils croient peut-être s'être acquittés en me faisant l'aumône ? Mais ils ne savent donc pas que leurs bienfaits orgueilleux n'ont fait qu'irriter ma colère et ma fierté !... Oh ! mais patience ! ce mariage n'est pas encore fait. Pour qu'il s'achève, il faut que Fabrice revienne du Brésil avec sa fortune... et Fabrice ne reviendra pas ! Pourtant, cette lettre qu'ils ont reçue m'a troublée... Si Robert avait manqué d'adresse ou de courage ? Oh ! non ; c'est un habile homme que le docteur Robert ; et je crois que, depuis longtemps déjà, le million de Fabrice a changé de propriétaire.

SCÈNE X.

SARAH*, SIR JOHN. (*accent anglais très-léger.*)

S. JOHN, *du fond.* Le colonel Dumont, s'il vous plaît ?

SARAH, *à part.* Quelqu'un ! (*Se remettant.*) C'est ici, monsieur ; mais en ce moment M. Dumont est occupé.

S. JOHN. Oh ! très-bien, j'attendrai.

SARAH. Veuillez vous asseoir.

S. JOHN. (*Il s'assied.*) Trop bonne, véritablement.

SARAH. Oserai-je vous demander ?...

S. JOHN. Oh ! c'est à lui-même que je veux parler.

SARAH. Pardon de mon indiscretion : — Monsieur est étranger ?

S. JOHN. Anglais, et j'arrive du Brésil.

SARAH. Du Brésil ?

S. JOHN. De Rio-Janeiro.

SARAH, *vite.* Ah ! et vous venez sans doute donner à M. Dumont des nouvelles...

S. JOHN. Oh ! des nouvelles bien tristes, bien vilaines.

SARAH. Oh ! mais alors... c'est pressé.

S. JOHN. Très, très-pressé.

SARAH, *à part.* Le contrat n'est pas en-
* Sir John, Sarah.

côté signé ! (*Courant à la porte de droite.*)
M. Dumont ! Alice !

S. JOHN, *à part*. La petite est bien impétueuse !

SARAH, *appelant*. M. Dumont !

SCÈNE XI.

LES MÈMES*, DUMONT, ALICE.

DUMONT. Qu'est-ce donc ?

SARAH. Monsieur désire vous parler sans retard.

DUMONT, *s'avançant*. Monsieur ?

S. JOHN, *se levant et saluant*. Oui, mais à vous seul, monsieur Dumont.

DUMONT. Il n'y a personne de trop, monsieur, ce sont mes filles.

S. JOHN. Vos filles?... C'est différent. Monsieur Dumont, j'ai l'honneur d'être l'ami, l'ami intime de M. Fabrice, votre frère... sir John Dudley. (*Il salue.*)

DUMONT. En effet... Fabrice m'a souvent parlé de vous dans ses lettres. Soyez le bienvenu. Du reste, je sais ce que vous venez m'annoncer.

S. JOHN. Oh !

DUMONT. *Bon arrivée* parmi nous ?

S. JOHN. Non, ce n'est pas cela que je viens vous apprendre.

DUMONT. Quoi donc alors ?

S. JOHN. Monsieur Dumont, votre frère Fabrice, mon ami... il ne reviendra plus jamais.

DUMONT. Que dites-vous ?

S. JOHN. Il est mort.

DUMONT, ALICE. Mort ?

SARAH, *à part*. Ah !

S. JOHN. Oui, il y a tantôt trois mois, mort en quinze jours, entre les bras d'un nommé Robert... qui l'a tué. (*Il regarde Sarah.*)

DUMONT. Mais c'est impossible !

S. JOHN. C'est comme ça. Quant à sa fortune, qu'il avait réalisée pour partir, elle a disparu. (*Mouvement de Sarah.*)

S. JOHN, *à part*. Très-bien !

DUMONT. Oh ! c'est un rêve ; mais cet homme dont vous parliez... ce Robert ?...

S. JOHN**. Il a disparu aussi comme le portefeuille.

DUMONT. Mon frère... mon pauvre frère !

S. JOHN, *prenant Dumont à part*. Monsieur Dumont, les hommes comme vous doivent supporter avec courage tout ce que le

* Sir John, Dumont, Alice, Sarah.

** Sir John, Dumont, Sarah, Alice.

bien Dieu leur envoie de douleurs et de malédictions ! mais, pardon, un mot : vous m'avez dit que ces deux jeunes personnes étaient vos filles.

DUMONT*. L'une d'elles seulement.

S. JOHN. Oui, la plus jeune, n'est-ce pas ? mais l'autre est une étrangère...

DUMONT. Pas tout à fait.

S. JOHN. Ah ! oui, pas même... car c'est une ennemie.

DUMONT. Une ennemie !

S. JOHN. Oh ! voyez-vous, tout à l'heure quand je vous ai annoncé la triste nouvelle, j'ai vu passer sur son front un rayon de joie, une apparition, un éclair ; mais je l'ai surpris, méfiez-vous ! méfiez-vous !

DUMONT. Je n'ai rien à craindre de mes enfants, monsieur ! Me méfier d'elles ! mais qui donc me consolerait ? (*Il remonte près d'Alice qui pleure.*) Ma fille, au nom du Ciel ne pleure pas ainsi. (*Il la prend dans ses bras.*)

S. JOHN, *à part*. Je ne m'attendais pas à une douleur si forte.

DUMONT. Viens, mon enfant, rentre chez toi, et prie Dieu ; il t'enverra la force et le courage. (*Il sort avec Alice par la gauche.*)

S. JOHN, *s'approchant de Sarah**. Il paraît que ces braves gens aimaient beaucoup M. Fabrice.

SARAH. En effet.

S. JOHN. J'avais pensé pourtant qu'un frère qu'on n'a pas vu depuis vingt ans n'était pas si regrettable.

SARAH. Oh ! monsieur, c'est que ce malheur qui brise le cœur de M. Dumont, brise aussi l'avenir de sa fille.

S. JOHN. Ah ! et comment donc ?

SARAH. Cette pauvre Alice allait épouser un jeune homme qu'elle aime, et il se peut que la ruine de M. Dumont fasse manquer ce mariage.

S. JOHN. Sa ruine ?

SARAH. Oui ; ses affaires étaient fort embarrassées. Il s'était soutenu jusqu'ici en s'appuyant du nom et du crédit de son frère... mais à présent que ce pauvre M. Fabrice n'est plus... Ah ! c'est affreux !

SIR JOHN. Oh ! ne pleurez donc pas comme ça, vous m'affligez. (*À part.*) Je n'avais pas prévu cela. (*À Dumont qui revient.*) Du courage, monsieur Dumont... La Providence, voyez-vous, la prudence est une belle chose, du courage ! (*Il salue et sort par le fond.*)

* Dumont, Sir John, Alice, Sarah.

** Sir John, Sarah.

SCÈNE XII.

SARAH, DUMONT,* puis JULIEN.

DUMONT. Sarah, mon enfant, j'ai à te parler.

SARAH. A moi ?

DUMONT. Tu as plus de force, plus d'énergie qu'Alice, et j'ai compté sur toi pour la préparer doucement à la triste existence qui va commencer pour nous.

SARAH. Comment ?

DUMONT. Nous voilà pauvres maintenant, tu le sais... (Julien paraît à la porte du cabinet.)

SARAH. Pauvre ? Mais Alice va épouser monsieur Julien.

DUMONT. Non, ce mariage est devenu impossible. Je connais la famille de monsieur Duplessis... Elle s'opposera désormais à cette union, et elle aura raison.

JULIEN, s'avançant de droite.*** Mais, monsieur, vous me permettrez du moins de protester contre la volonté de mes parents ; j'ai tout entendu, et, s'il le faut, je leur dirai...

DUMONT. Vous leur direz, Julien, que monsieur Dumont est pauvre, et qu'il n'accepte pas le sacrifice que vous lui feriez en épousant sa fille sans dot.

JULIEN. Croyez bien...

DUMONT. D'ailleurs, mon ami, vous n'avez pas le droit d'agir sans le consentement de votre père ; et il vous le refusera.

JULIEN. Mais bientôt je serai libre, et alors...

DUMONT. Alors, vous devrez encore à vos parents l'obéissance et le respect... Alors, c'est moi qui refuserais...

JULIEN. Mais...

DUMONT. Quoi ! vous voulez qu'Alice porte le nom de votre père malgré lui ? Qu'elle entre dans sa maison sans l'espoir d'y être aimée, estimée, chérie de tous ? Jamais, monsieur, jamais !

JULIEN. Eh bien, monsieur, je vais trouver mon père ; je me jetterai à ses genoux ; il sera touché de mes larmes ! Et bientôt, je l'espère, c'est lui qui viendra vous prier de consentir à cette union. (Il sort par le fond.)

SARAH, à part. Comme il l'aime !

SCÈNE XIII.

DUMONT, SARAH.***

DUMONT. Pauvre jeune homme ! Il m'eût été si doux de l'appeler mon fils ! Mais, chassons tous ces rêves et revenons à la réalité.

* Dumont, Sarah.

** Dumont, Julien, Sarah.

*** Dumont, Sarah.

Sarah, tu vas annoncer à ma fille cette nouvelle cause de chagrin ; tu trouveras dans ton cœur des paroles douces et consolantes ; dans le mien, je ne trouverais que des larmes. (Il entre dans son cabinet.)

SCÈNE XIV.

SARAH, seule.

Enfin ! on pleure donc ici, dans ce temple de l'insouciance et de la joie ! Pauvres gens, on voit bien qu'ils n'ont jamais connu le malheur. Quoi ! tant de larmes pour un héritage perdu, pour un mariage manqué ? Mais je suis pauvre aussi, moi ! et si j'arrache la main d'Alice de la main de son amant, est-ce qu'elle ne m'a pas volé, à moi, les battements de son cœur ? Car ce Julien, il l'aime toujours ; et ce doit être si bon d'être aimée ! ils vivront de leur amour, et, oubliant le présent, ils réfugieront leur pensée dans les sentiers fleuris d'un avenir plein d'espoir. Mais je serai là, mon père, je serai là.

SCÈNE XV.

SARAH, UN CLERC DE NOTAIRE.*

LE CLERC. Pardon, mademoiselle, je voudrais parler à monsieur Dumont.

SARAH. Le colonel a défendu sa porte, monsieur ; mais je suis sa pépille, et...

LE CLERC, saluant. Fort bien, mademoiselle. Je suis le premier clerc de monsieur Firmin, notaire ; et voici ce qui m'amène. Il y a trois mois, mon patron a reçu en dépôt une somme de cinq cent mille francs et un acte cacheté. (Il tire un papier de sa poche.) Cette somme lui était adressée par un de ses confrères, avec la recommandation de n'ouvrir cet acte que si monsieur Fabrice Dumont ne s'était pas présenté chez lui au bout de quatre-vingt-dix jours. Or, ce délai expiré, monsieur Firmin a pris connaissance de cette pièce, et c'est une donation de cinq cent mille francs, payable à mademoiselle Alice Dumont, le jour de son mariage.

SARAH, à part. Grand Dieu !

LE CLERC. Croyez-vous, maintenant, qu'il y ait beaucoup d'indiscrétion à déranger monsieur Dumont ?

SARAH, à part. Tout est perdu, gagnons du temps ! (Haut.) Cette nouvelle me comble de joie ; mais, hélas ! monsieur, vous ignorez sans doute qu'à l'heure qu'il est, mon tuteur se croit ruiné, presque dans la misère...

LE CLERC. Raison de plus pour...

SARAH. Oh ! non ; sa santé est si altérée que je craindrais que cette nouvelle subite n'amènât une révolution qui pourrait... que sais-je ? le tuer, peut-être ! Attendez, mon-

* Sarah, le Clerc.

sieur, attendez encore un jour ou deux ; je le préparerai doucement à ce bonheur inespéré ; et, quand il pourra, sans danger, en recevoir la nouvelle, je vous appellerai.

LE CLERC. Très-bien, mademoiselle. J'attendrai. Mademoiselle... (*Il salue et sort par le fond.*)

SCÈNE XVI.

SARAH seule, puis DE CERNY.*

SARAH. Robert n'a exécuté que la moitié de mes ordres ! Quoi ! je n'aurai pas reculé devant un crime pour assurer ma vengeance, et elle m'échapperait ! Car Julien l'épousera, maintenant !... Cacher longtemps cette nouvelle est impossible. Que faire ? (*De Cerny entre en riant.*)

CERNY, *s'asseyant.* Ah ! ah ! ah ! c'est charmant, c'est délicieux !

SARAH. D'où vous vient cette gaieté, monsieur de Cerny ?

CERNY. Ah ! ah ! ah ! c'est du dernier bouffon ! Figurez-vous que... mes créanciers viennent de faire vendre mes meubles ! Ah ! ah ! ah !

SARAH. Et c'est là ce qui vous rend si joyeux ?

CERNY. Parbleu ! de cette façon m'en voilà débarrassé à tout jamais... Mais le plus plaisant, c'est que je leur devais une bagatelle, une centaine de mille francs, je crois ; et, les frais payés, savez-vous ce qu'il reviendra à chacun ? Quatre-vingt-onze francs soixante-quinze centimes ! Ah ! ah ! ah !

SARAH. Mais qu'allez-vous faire ?

CERNY. Moi ? rien ! c'est-à-dire si ; je vais faire de nouvelles dettes...

SARAH. Ce ne sera pas facile.

CERNY. Allons donc ! j'ai encore de l'oncle à l'horizon ! je m'appelle le comte de Cerny ; avec cela avec et un peu d'esprit, on ferait jaillir de l'argent des pavés.

SARAH, *à part.* Oh ! ce serait un coup de maître ! (*Elle reste pensive.*)

CERNY. Qu'avez-vous donc ?

SARAH. M. de Cerny vous êtes son... avec votre nom, vos espérances, il faut...

CERNY. Me marier n'est-ce pas ?

SARAH. Sans doute.

CERNY. Ah ! vous voilà comme les autres... faites un fin, mariez-vous ! cela me rappelle qu'un de mes huissiers, (*celui qui m'a saisi*) vient de me proposer la fille d'un bourgeois-gentilhomme du Marais, 60,000 francs de dot, dont le papa me servirait la rente à 5 0/0, 1000 écus par an ! juste de quoi payer mes cigares et mes gants... Ah ! ah ! ah !

* Cerny, Sarah.

SARAH, *à part.* C'est bien l'homme qu'il me faut !

CERNY. Il est vrai qu'on m'a proposé aussi de créer pour moi une sous-préfecture à Longjumeau. J'entends d'ici mes amis :

Oh ! oh ! oh !

Qu'il était beau

Le sous-préfet de Longjumeau !

SARAH. Vous avez tort de rire ; si vous vouliez accepter un emploi, je connais une jeune fille...

CERNY. Qui ça ?

SARAH. Alice... votre cousine...

CERNY. Alice ? Eh bien, et Julien qu'elle va épouser ?

SARAH. Le mariage est rompu.

CERNY. C'est possible, mais elle l'aime.

SARAH. C'est ce qui vous trompe. Elle ne l'aime pas, elle ne l'a jamais aimé.

CERNY. Bah !

SARAH. En consentant à l'épouser, elle me faisait qu'obéir aux convenances, à la volonté de son père, je le sais...

CERNY. Ah bah ! mais comment le mariage s'est-il cassé ?

SARAH. Il y a une heure, on est venu annoncer à M. Dumont que son frère était mort et que sa fortune avait disparu.

CERNY. De sorte que...

SARAH. De sorte que Julien a de nouveau prétexté la résistance de son père pour...

CERNY. Pour ne pas épouser ma belle cousine ; (*à part*) je comprends ça !

SARAH. N'est-ce pas affreux cela, dites ?

CERNY. C'est bien nat... c'est-à-dire que c'est... affreux !

SARAH. Maintenant, Monsieur de Cerny, si vous me jurez le secret, je vais vous faire un aveu.

CERNY. Je vous le jure, parlez.

SARAH. Apprenez que notre chère Alice... aime son cousin de Cerny...

CERNY. Moi?... oh ! la bonne plaisanterie !... c'est-à-dire la mauvaise plaisanterie ! ça ne serait drôle que si ma charmante cousine avait encore ses espérances ?

SARAH, *bas.* Et si ces espérances étaient devenues des réalités ?

CERNY. Je ne vous comprends plus ; vous m'avez dit que la fortune de Fabrice avait disparu.

SARAH. En effet ; mais la moitié était déposée chez un notaire ; 500,000 francs payables à Alice, le jour de son mariage.

CERNY. 500,000 francs ! alors la plaisan-

terie redevient excellente... mais je ne vois pas...

SARAH. Ce retour de fortune, tout le monde l'ignore encore; tout le monde, excepté moi à qui le notaire vient d'envoyer la nouvelle à l'instant.

CERNY. Très bien; mais qu'est-ce que tout cela me fait?

SARAH. Comment! vous ne comprenez pas que mon amitié pour Alice ne me permet pas de la laisser sacrifier... car, en apprenant cette nouvelle, Julien se raviserait.

DE CERNY, *à part*. Je le crois bien!

SARAH. Eh bien, il m'est venu une idée qui peut assurer à tout jamais le bonheur de cette chère enfant.

CERNY. Voyons l'idée...

SARAH. Je me disais: cette pauvre Alice, elle aime son cousin; à la place de M. de Cerny, voilà ce que je ferais; feignant d'ignorer la nouvelle position d'Alice, j'irais trouver son père et je lui dirais: M. Dumont, jusqu'ici j'ai été un franc étourdi, un joueur, un libertin, enfin un parfait mauvais sujet...

CERNY. Croyez-vous qu'il soit bien essentiel de lui dire tout cela?

SARAH. Mais j'ajouterais: Je veux me ranger, me corriger, devenir un homme sérieux. J'ai de belles espérances; je puis par mon crédit obtenir un poste honorable... je sais que le mariage de votre fille a manqué pour des raisons de convenances... eh bien, moi, je l'aime et je viens vous demander sa main.

CERNY. Oui. — Mais M. Dumont me flanquera à la porte.

SARAH. Il consentira... quand Alice l'aura prié de sa douce voix.

CERNY. Et vous croyez qu'elle?..

SARAH. Je vous en réponds. (*À part*) Cela me regarde.

CERNY. Mais quand M. Dumont saura qu'il est riche.

SARAH. Raison de plus; riche, il ne pourra pousser l'homme qui sera venu à lui dans l'adversité.

CERNY. Tout cela n'est pas trop mal combiné. Mais, sacrebleu! elle ne m'a rien fait, la malheureuse!

SARAH. Laissez donc! il n'y a rien de tel que les mauvais sujets pour faire de bons maris. Votre femme vous corrigera; et de cette façon, j'aurai fait le bonheur de tout le monde: celui d'Alice, le vôtre et le mien, puisque je verrai ma sœur heureuse avec l'époux de son choix. Alice est dans sa chambre; M. Dumont est chez lui. Chargez-vous du père, moi, je vous réponds de la fille. (*À part*) Elle aime son père avant tout, elle se sacrifiera pour lui. (*Haut*). Eh bien?

CERNY, *après hésitation*. Bah! je n'ai rien à risquer... je me risque... (*Il fait un pas vers la porte de droite*) oh! et moi qui oubliais de mettre des gants... Là! voilà qui est fait! (*Il frappe à la porte de droite*.)

SARAH, *à part*. A présent, je suis sûre de l'avenir! (*elle se dirige vers la gauche*.)

* Sarah, Cerny.

ACTE DEUXIÈME.

Un petit salon chez de Cerny. Fenêtre au fond au milieu. — Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE seule, puis DE CERNY.

ALICE, seule rangeant à droite. Allons, tout est en ordre, et Sarah peut venir. Quel plaisir de la revoir après six mois d'absence, cette bonne Sarah! Elle à qui je dois d'avoir épousé monsieur de Cerny, elle à qui je dois mon bonheur! Cette chère sœur! Le lendemain de mon mariage elle me dit en m'embrassant: «Tu vas être heureuse, je n'ai plus rien à faire ici, je vais accompagner notre père dans la retraite qu'il s'est choisie; je ne le quitterai plus! Pourtant, si un jour il te survenait des chagrins, ma place serait auprès de toi et je reviendrais.» Bonne sœur! je lui ai fait un

petit mensonge pour l'attirer ici. Je lui ai dit que mon mari était très-méchant. Pauvre Georges! lui si bon, si tendre pour moi; lui dont l'affection ne s'est pas démentie un seul jour depuis six mois; car il y a aujourd'hui six mois que nous nous sommes mariés! N'oublions pas que je veux lui faire une surprise... Voyons, qu'est-ce que je pourrais bien lui donner? (*Elle reste pensive; de Cerny entre de gauche, s'approche d'elle et l'embrasse.*)

ALICE, surprise. Ah!

CERNY. Bonjour, ma chère petite femme!

ALICE. C'est très-mal, monsieur, de surprendre ainsi les gens.

* Cerny, Alice.

CERNY. Veux-tu que je recommence?

ALICE. Mais... oui!

CERNY, *l'embrassant*. A quoi pensais-tu donc?

ALICE. C'est mon secret, monsieur.

CERNY, *s'asseyant*. Fort bien, madame. (*A part.*) Si je pouvais savoir adroitement ce qu'elle préfère.

ALICE. Et vous, monsieur, à quoi pensez-vous à votre tour?

CERNY. J'ai bien envie de te faire la même réponse.

ALICE. C'est comme cela? Alors je ne vous dirai pas la surprise que je vous ménage.

CERNY. Vraiment? c'est à cela que tu songeais...

ALICE. Oui, monsieur.

CERNY. Eh bien, moi aussi.

ALICE. Bien vrai?

CERNY. Oui, je flottais entre cette broche en diamants qui te plaît tant et ce cachemire noir qui ne te déplaît pas. Lequel aimes-tu mieux?

ALICE. Oh! ça m'est égal.

CERNY. Alors je te donnerai le cachemire.

ALICE. C'est cela! Pourtant madame de Renneville avait au dernier bal une broche dans le même genre qui lui allait à ravir.

CERNY. Alors je te donnerai la broche et le cachemire.

ALICE. Comme tu es bon! (*Elle se jette dans ses bras. Sarah paraît.*)

SARAH, *à part*. Qu'est-ce à dire? C'est sans doute le dénouement d'une querelle.

SCENE II.

LES MÊMES, SARAH*.

SARAH, *haut, changeant de physionomie*. Peut-on entrer?

ALICE et CERNY. Sarah!

CERNY. Vous ici, Sarah? Par quel heureux hasard?...

SARAH. Vous ignoriez donc mon arrivée?

ALICE, *à Cerny*** . C'était encore une surprise que je vous ménageais, monsieur.

CERNY. Décidément, je suis le plus heureux des hommes.

SARAH. En effet... je m'aperçois... Et toi, ma sœur?

ALICE. Moi? Oh! je suis bien heureuse, va... L'amour est venu sur les pas de la reconnaissance... Les tendres soins ont fait le reste.

* Cerny, Alice, Sarah.

** Cerny, Sarah, Alice.

SARAH, *bas*. Que m'écrivais-tu donc?

ALICE, *bas*. Je t'expliquerai cela... Mais parle-moi donc de mon père? (*Elles s'asseyent.*)

SARAH. Il vit calme et tranquille dans sa petite maison de Fécamp... et, sans la goutte qui le tourmente un peu, il m'aurait accompagnée... Ah! je regrette qu'il ne soit pas comme moi témoin de votre bonheur.

ALICE. Tu lui en feras le récit.

SARAH. Quand je te disais qu'un mauvais sujet devient toujours un bon mari.

CERNY. Quand il épouse une bonne femme, Sarah! (*Bas en lui serrant la main.*) Et je n'oublierai jamais que je vous dois la mienne.

SARAH, *à part**. Suis-je bien éveillée? (*Haut.*) Nous allons avoir bien des choses à nous dire, Alice, après six mois de séparation... Nous commencerons dès que monsieur sera sorti.

CERNY. Vous me renvoyez?

SARAH. Non, mais vous ne passez pas ici toute la journée, je suppose...

CERNY. Pardon!

SARAH. Et votre cercle?

ALICE. Oh! Georges n'y va plus.

SARAH. Bah!

CERNY. Cela était bon quand j'étais un vaucrien; mais maintenant que je suis un homme rangé, je ne joue plus, je ne fume plus, je ne... Enfin, je ne me connais plus de défaut, je suis charmant.

SARAH**. C'est merveilleux, et tout cela m'enchanté... Maintenant, dites-moi, où me logez-vous?

ALICE. Mais... nous sommes... chez toi.

SARAH. Alors je vais donner quelques ordres... Vous permettez? (*Elle sonne.*)

CERNY. Et moi, je vous laisse...

ALICE. Où vas-tu donc? (*Jérôme paraît.*)

CERNY. Chez mon orfèvre, madame... A bientôt... (*Il embrasse Alice, serre la main à Sarah et sort par la droite.*)

SCENE III.

ALICE, SARAH, JÉRÔME***.

SARAH. Ah! c'est vous, mon bon Jérôme?

JÉRÔME. Oui, mademoiselle, et moi pareillement, je vous remercie...

SARAH. Jérôme, vous souvenez-vous de cet Anglais qui se présenta chez M. Dumont il y a environ six mois?

JÉRÔME. Oh! mademoiselle, on n'oublie

* Sarah, Cerny, Alice.

** Sarah, Cerny, Alice.

*** Julien, Sarah, Alice.

pas ces visites-là ; c'est lui, pas vrai ? qu'est venu nous annoncer la mort de...

SARAH. Précisément. Eh bien, s'il se présente ici, je n'y suis jamais pour lui.

JÉROME. C'est convenu, mademoiselle. *(Il sort par la droite.)*

ALICE*. Pourquoi donc cette consigne ?

SARAH. Ah ! ma chère amie, c'est tout un roman. Figure-toi que ce sir John, original s'il en fut, ne me quitte pas d'un instant. A Fécamp, il s'était introduit chez ton père, et mon ombre n'était pas plus fidèle à me suivre... J'en ai ri d'abord, mais cette obsession a fini par me lasser, et je suis décidée à y mettre un terme.

ALICE. Maintenant que tu es ici, il n'est pas probable...

SARAH. Oh ! tu ne le connais pas... Je suis sûre que la journée ne se passera pas sans que...

JÉROME, *de la coulisse de droite*. Mademoiselle ne reçoit pas, monsieur.

S. JOHN, *de même*. Dites que sir John Dudley demande...

JÉROME. C'est impossible, monsieur. *(Bruit de discussion qui va en s'éloignant.)*

SARAH, *riant*. Qu'est-ce que je te disais ?

ALICE. Mais si ce pauvre garçon est amoureux de toi ?

SARAH. Eh bien ! il fait sa cour d'une façon qui n'appartient qu'à lui. Ou il vous dit des compliments à faire rougir les gens, ou il vous prodigue, de l'air le plus sentimental, les injures les plus pathétiques...

ALICE. C'est singulier ; mais nous sommes là à bavarder, et je t'empêche de réparer les dégâts du voyage.

SARAH. Oh ! tu sais que je ne suis pas coquette.

ALICE. N'importe, tu as besoin de repos... Nous nous reverrons dans la soirée ; car, ignorant le jour de ton arrivée, nous avions accepté à dîner chez madame de Renneville.

SARAH. Notre ancienne amie de pension ? Prends garde, c'est qu'elle est charmante.

ALICE. Oh ! je ne suis pas jalouse. D'ailleurs, mon mari m'aime tant !

SARAH. A propos, tu m'as dit que tu m'expliquerais...

ALICE, *riant*. Pourquoi je t'ai écrit que j'étais malheureuse ? Parce que c'était le seul moyen de te faire venir, ma bonne Sarah... A tantôt. *(Alice sort par la gauche.)*

* Sarah, Alice.

SCÈNE IV.

SARAH, *seule*.

Ah ! c'était une ruse !... Quoi ! à la place de ce joueur effréné qui devait la réduire à la misère ; à la place de ce libertin tieffé qui devait lui broyer le cœur, je retrouve un bon bourgeois, un honnête mari, vertueux et économe ; et pour comble de dérision, c'est moi qui suis la cause et l'instrument de ce bonheur inouï... Ah ! c'est jouer de malheur ! Mais patience ! La lune de miel n'a qu'un temps ; et, pour n'être plus un démon, monsieur de Cerny n'est pas un ange. Allons, rien n'est encore perdu. D'ailleurs, sans ce mariage, elle épousait Julien ! je n'ai donc pas le droit de me plaindre... Julien ! il est de retour, après six mois de voyage... et sans doute comme elle il a oublié.

MARIE, *entrant de droite**. Madame, la personne que vous m'avez envoyé chercher attend dans l'antichambre.

SARAH. C'est lui ! faites entrer. *(Marie sort, Julien paraît.)*

SCÈNE V.

SARAH, JULIEN**.

JULIEN. Quoi ! c'est vous, mademoiselle, qui m'avez fait demander ?

SARAH. Oui, monsieur, c'est moi qui, sachant votre retour, ai voulu vous voir, vous parler...

JULIEN. Ah ! c'est vous seulement qui avez eu cette bonne pensée ?

SARAH. Moi seule.

JULIEN. Ah ! pardon, j'espérais...

SARAH. Quoi donc ?

JULIEN. Rien... j'étais fou... J'aurais dû me rappeler que madame de Cerny est heureuse, et que, quand tout nous sourit, on ne se souvient plus de ceux qui souffrent.

SARAH. En effet, vous êtes pâle et changé.

JULIEN. Ah ! c'est que, depuis six mois, j'ai pas-é bien des nuits sans sommeil, bien des jours sans repos.

SARAH. Mais, comme tous les hommes, vous avez fini par écouter la raison, et par ne plus songer à celle qui ne songe plus à vous.

JULIEN, *avec effort*. Vous l'avez dit.

SARAH, *se levant, à part, avec joie*. Ah ! *(Haut.)* Je suis heureuse, bien heureuse... pour vous, monsieur Julien, que vous ayez oublié le passé. Que voulez-vous ? c'est l'éternelle histoire de la vie : espérer, désespérer, puis espérer encore et toujours.

* Sarah, Marie.

** Sarah, Julien.

JULIEN, *tristement*. Espérer... quoi ?

SARAH. Un cœur digne du vôtre... un cœur qui vous comprenne et vous fasse oublier vos ennuis... Il est d'autres femmes qu'Alice... j'en sais même de plus aimantes, de plus sérieuses, de plus patientes surtout. Avec celles-là, l'orage des mauvais jours peut gronder; loin d'y céder, elles se redressent et se raidissent; et, la bourrasque passée, on les retrouve fermes dans leur amour, impassibles et vaillantes!...

JULIEN, *secouant la tête*. De pareilles femmes...

SARAH. J'en sais une, Julien; une qui vous aime, non pas d'un amour vulgaire et chétif, non pas de l'amour qu'Alice croyait avoir pour vous... mais qui vous aime grandement, fortement, avec patience, avec passion... et cette femme...

JULIEN. Cette femme ?

SARAH. Ne la connaissez-vous pas ?

JULIEN.* Non, mademoiselle, et je ne veux pas la connaître.

SARAH. Et pourquoi ?

JULIEN. Pourquoi ? parce que je vous ai menti; parce que j'aime toujours Alice, et que ce sera le seul amour de ma vie.

SARAH. Quoi... ?

JULIEN. Ah ! c'est un crime, je le sais; mais cet amour est plus fort que ma volonté ! C'est en vain que j'ai voyagé, que j'ai voulu me distraire et m'étourdir... rien... je n'ai rien obtenu. La douce image d'Alice était toujours là, devant moi... et je ne suis revenu à Paris qu'avec une seule pensée, un seul désir : la voir ! la voir encore ! ne fût-ce qu'une heure, une minute !... Et tantôt, quand vous m'avez fait appeler, un espoir insensé m'a fait croire un instant que madame de Cerny... Mais, en reconnaissant mon erreur, j'ai senti mon cœur se glacer... j'ai senti... oh ! c'est plus fort que moi, mademoiselle, c'est plus fort que moi ! (*Il pleure.*)

SARAH, *à part*. Qu'allais-je faire ? (*Haut.*) Allons, je vois que mon épreuve a réussi.

JULIEN. Que voulez-vous dire ?

SARAH, *souriant*. Que je voulais m'assurer de vos sentiments pour madame de Cerny.

JULIEN. Je ne vous comprends pas.

SARAH. Eh bien, je voulais vous prier, vous supplier de ne pas chercher à troubler par votre présence le repos et la tranquillité de ma pauvre sœur.

JULIEN. Moi ? Ne lui suis-je pas assez indifférent pour que ma vue ne lui cause aucun trouble ?

* Julien, Sarah.

SARAH, *étourdiement*. Qui sait ? (*Mouvement de Julien.*) Aussi, monsieur Julien, si vous l'aimez encore... oh ! partez, partez ! non pas dans huit jours, non pas demain... mais aujourd'hui... (*Appuyant.*) ce soir.

JULIEN. Est-ce madame de Cerny qui vous a chargée de me dire cela ?

SARAH. Non, je n'ai pris conseil que de mon amitié. Vous partirez, n'est-ce pas ?

JULIEN. Je partirai !

SARAH, *lui prenant la main*. Bien, mon ami, bien... et, tenez, pour vous récompenser de cette bonne action... eh bien, je ferai tous mes efforts pour qu'avant votre départ vous puissiez dire à Alice un dernier adieu.

JULIEN. Quoi ! vous ferez cela ?

SARAH.* Je vous le promets.

JULIEN. Oh ! merci... merci de cette pensée généreuse; croyez que je ne l'oublierai de ma vie.

SARAH, *appuyant*. Mais vous partirez cette nuit même ?

JULIEN. Je vous le jure, et encore une fois merci ! (*Il sort par la droite.*)

SCENE VI.

SARAH, puis ALICE.

SARAH, *seule*. Ah ! il l'aime encore ! mais du moins, cette passion, ma haine saura l'exploiter.

ALICE, *entrant troublée de gauche*** . Sarah ! Sarah !

SARAH. Qu'est-ce donc ? tu as l'air tout émue !

ALICE, *à elle-même*. Oh ! non, c'est impossible... je me serai trompée !

SARAH. Que veux-tu dire ?

ALICE. Tout à l'heure, j'étais à ma fenêtre, quand un jeune homme vint à passer le long du mur du jardin. Il leva les yeux vers moi, s'arrêta un moment... et sais-tu qui je crus reconnaître ? monsieur Julien !

SARAH. Eh bien, que t'importe, puisque tu ne l'aimes plus... car tu ne l'aimes plus, n'est-ce pas ?

ALICE. Sans doute. Pourtant, en le revoyant si subitement, j'ai senti mon cœur se serrer. Et puis, si tu savais comme il est pâle ! ***

SARAH. Ne vas-tu pas le regretter, toi dont le mari est si bon, si prévenant, si généreux ? Du reste, il n'y a pas grand mérite à être tout cela avec un joli petit ange qui, sur ses blanches ailes, apporte à son époux 500,000 francs comptant.

* Sarah, Julien.

* Alice, Sarah.

* Alice, Sarah, elles s'asseyent.

ALICE. Oh ! ma dot n'a été pour rien dans sa détermination. Tu sais bien que, quand il a demandé ma main, il me croyait pauvre.

SARAH, avec ironie. Ah ! c'est juste... il ignorait encore...

ALICE. Sans doute. Et pourquoi ce sourire incroyable ?

SARAH. Pour rien.

ALICE. D'ailleurs, comment aurait-il pu savoir ?...

SARAH, se levant*. C'est vrai, tout le monde ignorait la donation... excepté le notaire, bien entendu. Ah ! mais j'y songe... ce notaire était aussi celui de monsieur de Cerny, qui lui devait, dit-on, une somme assez forte.

ALICE, se levant. Que dis-tu ?

SARAH. Tiens, j'ai un affreux caractère, c'est de voir toujours les choses par leur mauvais côté. Mais ne va pas te monter la tête pour une idée folle qui vient de me passer par l'esprit. Et quand même il en serait ainsi, ton mari a bien racheté par la suite une petite comédie très-innocente au fond.

ALICE, pensive. Oui, tu as raison.

SARAH. Et puis, je ne doute pas que, de toute façon, sa conduite n'eût été la même.

ALICE, pensive. Qui sait ?

SARAH. Oui, au fait, qui sait ? car monsieur Julien a bien prouvé le cas que font de la fortune certains amoureux...

ALICE. Oh ! lui ce n'est pas pas sa faute ; il a dû obéir à ses parents.

SARAH, à part. Elle le défend. (Haut.) Ce pauvre Julien ! Tu ne t'étais pas trompée, c'était bien lui tout à l'heure ; il sortait d'ici.

ALICE. D'ici ?

SARAH. Oui, en apprenant mon arrivée, il est accouru triste et désespéré.

ALICE. Ah !

SARAH. Je l'ai calmé un peu ; je lui ai fait comprendre qu'il ne devait plus te revoir ; car il voulait te revoir. Il m'a même suppliée de te demander un moment d'entretien... Tu penses bien que je lui ai dit de ne pas l'espérer.

ALICE. Tu as bien fait !

SARAH. A quoi bon, ai-je ajouté, cette visite d'adieu ?

ALICE. Il va donc repartir ?

SARAH. Oui, pour l'Allemagne, la Russie... je ne sais plus ; et c'est de ce départ qu'il s'appuyait, le pauvre garçon. « Qu'a-t-elle à craindre, disait-il, d'un homme qui va la voir peut-être pour la dernière fois. » Enfin,

* Sarah, Alice.

tous les arguments de circonstance. Je l'ai sermonné de mon mieux ; mais, tu sais, les jeunes gens, quand ils se sont mis le cœur dans la tête, il n'est pas facile de les convaincre. Aussi, quand il m'a quittée, il avait l'air si profondément triste et malheureux, que j'ai presque regretté d'avoir été si sévère. Ah ! si tu l'avais vu, il t'aurait fait pitié, il t'aurait fait peur. (Pendant ce couplet, elle est remontée et a cueilli quelques fleurs dans une jardinière qui est au fond.)

SARAH. Pourvu que, dans un moment de désespoir, il n'aille pas...

ALICE. Quoi... il t'a fait entendre ?...

SARAH. Par son silence plutôt que par des paroles ; et c'est cela qui m'effraie !

ALICE. Mais c'est affreux !

SARAH, après un temps. Oui, ce serait affreux ! Maintenant, de toi à moi, il n'y aurait pas grand mal à lui laisser emporter quelques douces paroles ; il n'en demande pas plus.

ALICE. Oui, plus tard, dans quelques jours, j'aviserai au moyen de.

SARAH. C'est qu'il part ce soir... Si toutefois d'ici là...

ALICE. Oh ! tais-toi !... Mais comment faire ? je suis attendue chez madame de Renneville.

SARAH. Ce dîner, ne pourrais-tu t'en dispenser ?

ALICE. Mais mon mari ?

SARAH. Il irait seul... tu te dirais souffrante.

ALICE. Mais s'il venait à savoir...

SARAH. Impossible. D'ailleurs, c'est chez moi que tu recevras ; je serai là, je ne vous quitterai pas...

ALICE. Tu me le promets ?

SARAH*. Je te le jure ! (Elle s'assied à droite.) Je lui écris de venir à sept heures, n'est-ce pas ?

ALICE. Mais... Ciel ! j'entends mon mari ! Non, Sarah, je ne veux pas ! je ne veux pas ! (Elle sort par la gauche.)

SCENE VII.

SARAH, DE CERNY**.

SARAH, appelant. Marie ! (La femme de chambre parait à droite.) Je vous prie d'envoyer sur-le-champ cette lettre à son adresse. (Marie sort.)

CERNY, qui est entré du même côté. Pour qui cette lettre ?

SARAH. Vous êtes bien curieux. Si j'étais

* Alice, Sarah.

** Ceray, Sarah.

votre femme, vous auriez le droit d'être jaloux, mais je n'ai pas ce bonheur; car vous êtes un mari modèle, savez-vous? et j'entends d'ici chacun s'écrier: « Vous savez bien de Cerny, ce mauvais sujet de Cerny, eh bien, maintenant, c'est un pastor fidèle! N'osin greffe sur Faublas! ah! ah! ah! Tenez, si vous êtes bien sage, le jour de votre fête je vous donnerai une houlette et un petit mouton.

CERNY, *riant*. Bah! bah! riez tant que vous voudrez! moi, je ris des rieurs et me contente d'être heureux.

SARAH. A quoi tient le bonheur, pourtant? C'est une question que je me faisais, quand vous êtes entré. Si la mort de Fabrice n'eût été connue qu'un mois plus tard, ou si la donation fût arrivée un mois plus tôt, c'est Julien qui serait l'heureux époux, que vous êtes*. A propos, ce pauvre Julien, il est de retour.

CERNY. Ah!

SARAH. Et l'on m'a assuré qu'il est toujours amoureux d'Alice.

CERNY. Ah!

SARAH. Je suis sûre qu'il ne doit pas vous aimer beaucoup.

CERNY. Il a tort de m'en vouloir du présent, car je ne lui en veux pas du passé.

SARAH. Pas même jaloux... mais vous êtes la perle des maris...

CERNY. De quoi serais-je jaloux? d'un caprice de jeune fille, d'un rêve de jeune homme? D'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'Alice n'avait jamais aimé monsieur Duplessis?

SARAH. Jamais n'est pas le mot; elle l'a aimé... un peu, avant de vous aimer... beaucoup.

CERNY. Oui, elle lui a donné les aspirations vagues d'un cœur de dix-sept ans; Julien a été le roman de son enfance; et moi, je serai l'histoire de sa vie... j'aime mieux cela.

SARAH. Quelle sécurité!

CERNY. Ah! dame! Sarah, c'est que nous autres roués, qui avons passé quelque dix ans à duper les maris, il n'est pas aisé de nous tromper.

SARAH, *d'un ton insouciant*. Bah! rien n'est plus facile à voler qu'un voleur; c'est un jeu d'enfant; c'est toujours la même recette, qui toujours réussit. On doit dîner en ville, je suppose, madame feint une indisposition, monsieur part tout seul, drapé dans sa confiance et sa sécurité, et l'on met son absence à profit.

* Sarah, Cerny, assis.

CERNY. Mais, ma chère, ce que vous me dites là est vieux comme le monde.

SARAH. Qu'importe! ne sont-ce pas toujours les mêmes dès qui font les joueurs, les mêmes sequins qui font les avares et les mêmes pâtés qui tuent les gourmands? Ce qui est vieux n'est vieux que parce que c'est bon, et, du moment que c'est bon, ce n'est plus vieux.

CERNY, *riant*. Savez-vous ce que je conclus de tout cela? C'est que, si j'étais garçon, je ne vous épouserais pas, mademoiselle.

SARAH. Allons, nous avons dit assez de folies; voici notre sainte Alice, tâchons d'être sérieux.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALICE*.

CERNY. Comment, chère amie, tu n'es pas encore prête!

ALICE. Non, mon ami; je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis souffrante, et je venais vous prier de m'excuser auprès de madame de Renneville.

CERNY. Tiens... (*un silence*) mais je puis rester auprès de toi.

ALICE, *vite*. Non! cela pourrait sembler impoli... Vous irez dîner sans moi, n'est-ce pas?

CERNY, *à part, regardant Sarah qui sourit malicieusement*. C'est étrange!

SARAH. Eh bien, monsieur, vous n'êtes pas encore parti. (*Bas à Cerny.*) Le hasard est singulier... N'allez-vous pas être jaloux?

CERNY, *de même*. Moi? (*Haut à Alice.*) Je t'obéis, Alice... mais je tâcherai de ne pas rentrer trop tard.

SARAH**. Oh! ce ne sera rien; d'ailleurs, ne suis-je pas là?

CERNY, *embrassant Alice*. Au revoir. (*À part.*) Je suis absurde. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE IX.

ALICE, SARAH***.

SARAH, *à part*. Il reviendra.

ALICE. Ah! qu'il m'en a coûté pour lui faire ce mensonge!

SARAH. Mensonge bien innocent.

ALICE. Sans doute; pourtant mon cœur bat comme si j'étais coupable. Pour la première fois, son regard me troublait, m'embarrassait. Oh! j'ai envie de le rappeler.

SARAH. Y penses-tu? pour lui donner des soupçons qu'il n'a pas, qu'il ne peut avoir.

ALICE, *faisant un pas*. Oh! n'importe.

* Alice, Cerny, Sarah.

** Sarah, Alice, Cerny.

*** Sarah, Alice.

(On entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne. — Allant à la fenêtre.) Il est parti, soit ; mais je ne recevrai pas monsieur Julien ; tu m'excuseras auprès de lui.

SARAH. Mais tu veux donc ?...

ALICE. Maintenant que l'heure approche, je sens que j'ai eu tort de céder à un premier mouvement.

MARIE, entrant de droite, à Sarah. Mademoiselle, voici monsieur Julien.

ALICE. Déjà !

SARAH, vite*. Faites entrer. (Marie sort.)

ALICE. Non, te dis-je, je ne le recevrai pas... tu lui feras comprendre... tu lui diras... (Julien paraît à la porte de droite. — Alice le salue et entre à droite.)

JULIEN, se retournant vers Sarah**. Qu'est-ce à dire ?

SARAH. Monsieur Julien, vous me voyez désolée ; car, après m'avoir promis de vous recevoir, Alice s'est soudainement rétractée.

JULIEN. Ah ! j'avais espéré que madame de Cerny me permettrait de lui faire mes adieux ; j'avais cru qu'elle n'aurait pas douté d'un homme qu'elle avait autrefois jugé digne d'être son époux.

SARAH, bas, mais de façon à être entendu. Et si vous vous trompiez, monsieur Julien ? Si cette femme avait moins peur de vous... que d'elle-même. (Mouvement d'Alice, qui a reparu à la porte de droite.)

JULIEN. Que dites-vous ?

SARAH, plus haut***. Si elle craignait que votre vue ne rouvrit une blessure à peine fermée... Si, enfin...

ALICE, s'avançant vivement, le front haut, la figure animée. Tu te trompes, ma sœur ! tu nous fais injure à monsieur et à moi. Madame de Cerny peut paraître sans crainte devant M. Duplessis ; et pour te prouver que je ne doute ni de lui ni de moi, je te prie de nous laisser seuls.

SARAH. Mais...

ALICE. Je le veux ; et quand M. Julien sortira d'ici, il emportera, j'en réponds, l'estime que je revendique, parce que j'y ai droit. Laissez-nous.

SARAH, à part. Pauvre folle ! (Haut.) Tu ne m'as pas comprise, ma sœur. Mais la meilleure preuve de la confiance que j'ai en toi, c'est que je sors (à part) je les tiens ! (Elle sort par la droite.)

* Alice, Sarah, Julien.

** Alice, Sarah, Julien.

*** Alice, Sarah, Julien.

SCÈNE X.

ALICE, JULIEN.

ALICE. Et maintenant, monsieur, parlez, je vous écoute.

JULIEN. Merci, madame, vous m'avez bien jugé. Je ne viens pas ici vous faire de reproches. Je sais à quelle nécessité vous avez obéi. Je sais que vous aimez votre mari, et je suis trop heureux que vous, du moins, vous soyez heureuse pour vouloir troubler votre repos. Je ne vous dirai pas que je n'ai plus d'amour pour vous ; mais je ne veux pas que ce sentiment vous empêche de me garder votre estime et votre amitié. Cet amour, je le vaincrai, je le jure ; et quand je reparaitrai devant vous, c'est un ami qui vous viendra... oui, madame, votre ami, votre frère, voilà ce que je veux être et j'y parviendrai !

ALICE. Bien, monsieur Julien, bien, mon ami ; car j'accepte avec joie votre amitié. Mais le monde n'y croirait pas, et je dois compte à mon mari de ma réputation autant que de mon honneur ; il ne suffit pas d'être honnête, il faut le paraître... et, pour fermer la bouche aux méchantes gens, il faut... vous marier...

JULIEN. Moi ?

ALICE, doucement. Croyez-moi, cherchez une jeune fille que vous estimiez ; vous l'aimerez bientôt. Et alors, Julien, notre amitié n'aura plus rien de suspect ; et je serai la première à vous tendre la main. Vous ne m'en voulez pas de vous avoir dit cela ?

JULIEN. Non, madame ; vos paroles sont pleines de bonté et de raison. Mais je ne suis pas encore à la hauteur d'une pareille résolution ; et je vais partir ; mais je vous promets de méditer vos conseils et d'essayer de les suivre.

ALICE, lui tendant la main. Allez donc, mon ami, mon frère, et revenez bientôt.

JULIEN. J'ai l'honneur de présenter mes respects à madame de Cerny et je la remercie de l'estime qu'elle m'a témoignée en daignant me recevoir. (Il se dirige vers la porte de droite.)

CERNY, au dehors. C'est bien, Jérôme, je fermerai les portes moi-même !

ALICE, au comble de l'effroi. Grand Dieu ! mon mari ! fuyez, monsieur !

JULIEN. Fuir ! pourquoi ? ne ferais-je pas mieux de lui dire franchement...

ALICE, très troublée. Non, rien ; j'ai menti pour l'éloigner, pour vous recevoir ; et, s'il vous voit ici, à cette heure, il me croira coupable ! fuyez !

JULIEN. Fuir !.. mais comment ?.. (La fenêtre du fond s'ouvre.)

* Alice, Julien.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SIR JOHN.*

SIR JOHN, paraissant à la fenêtre. Quand on me refuse la porte... j'entre par la fenêtre.

ALICE. Sir John !...

SIR JOHN. Il y a une échelle de corde... à votre service, monsieur.

JULIEN. Ah ! monsieur, croyez bien que je n'oublierai jamais...

SIR JOHN. Bon, bon, pas tant de paroles.

CERNY, du dehors. Si je me trompe, pourquoi me retenir ?

SARAH. Mais, monsieur...

(Julien disparaît par le balcon. sir John détache l'échelle et la jette en dehors.)

CERNY. ** J'entrerai, vous dis-je ?

ALICE. Ah ! je me sens mourir.

SIR JOHN. Il ne faut pas avoir peur comme ça ; allons, du calme, du sang-froid. (Sir John examine l'appartement avec son lorgnon, le dos tourné à la porte d'entrée.)

SCÈNE XII.

ALICE, SIR JOHN, DE CERNY, SARAH.***

SARAH. Mais, monsieur, c'est de la folie !

CERNY. De la folie ? Voyez, Sarah ! (Il désigne sir John qui continue à lui tourner le dos. Cerny, furieux, s'élançe vers lui et lui saisit le bras.)

SIR JOHN, froidement. Bonjour, monsieur.

SARAH, à part. Sir John !

CERNY, reculant. Vous, monsieur, c'était vous !

SIR JOHN. Je crois.

CERNY. Mais il y avait quelqu'un ici !

SIR JOHN. Oui, il y avait madame.

CERNY. Non ! un homme !

SIR JOHN. Oui ; il y avait moi !

CERNY. Un autre !

SIR JOHN. Oui.

CERNY. Ah.

SIR JOHN. Il y a... vous.

CERNY. Mais que faisiez-vous ici ?

SIR JOHN. Je venais voir miss Sarah.

CERNY. C'est impossible... ce trouble d'Alice (Il entre dans la chambre à gauche...)

SARAH, bas à Alice. Il a donc pu s'échapper ?

ALICE. Oui, par la fenêtre.

* Alice, Sir John, Julien.

** Alice, Sir John.

*** Alice, Sir John, Cerny, Sarah

**** Alice, Sarah, Sir John.

CERNY, rentrant. Personne !

SARAH, se remettant : à de Cerny. Ah ! vous voyez bien, vilain jaloux ! Mais allez donc demander pardon à votre pauvre femme ; voyez, la chère petite et à moitié morte de frayeur... et ce n'est pas étonnant... après un pareil scandale.

ALICE. Ah ! en effet, je me soutiens à peine. Ta main, Sarah, ta main, je veux rentrer chez moi.

CERNY, à part. Dieu soit loué ! je m'étais trompé ! (Alice et de Cerny sortent par la gauche. Sir John s'assied ; Sarah redescend.)

SCÈNE XIII.

SARAH, S. JOHN.**

SARAH. Vous ici, Monsieur... par où donc êtes-vous entré ?

S. JOHN. Par la fenêtre... vous m'aviez fermé la porte ; et, comme je voulais vous voir, j'ai envoyé mon domestique à la recherche d'une échelle de corde. Et comme je l'attendais, j'ai vu entrer monsieur Julien, l'ancien bon ami de mademoiselle Alice... J'ai dit : Tiens, monsieur Julien chez mademoiselle de Cerny, c'est drôle ; et puis, j'ai vu monsieur de Cerny qui rentrerait chez lui, en glissant le long des murs ; alors, j'ai dit : Oh ! c'est très-drôle ; la chambre de cette bonne mademoiselle Sarah est peut-être une souricière ; alors, comme les murs du jardin ne sont pas très-hauts, j'ai escaladé, je suis monté ici avec l'échelle et j'ai fait disparaître monsieur Julien !... C'est drôle, n'est-ce pas ?

SARAH. Mais d'où vient donc cet acharnement à me suivre ainsi ?

S. JOHN, se levant. ** Voilà : moi, je suis physionomiste, phrénologiste et psychologiste ! bon ! or, vous avez une physionomie et des bosses extraordinaires... des bosses superbes... Bon ! allons je me suis dit : S'il y a dans l'âme tout ce que ces bosses annoncent de noirceur et de perfidie... il faudra que ça sorte et ce sera drôle ! Alors, je me suis juré de vous suivre partout, pour bien me convaincre que l'âme est en rapport direct avec le crâne ; voilà la chose.

SARAH. Et moi je vous avertis, monsieur, que je suis décidée à m'affranchir d'une pareille persécution ; et je vous prie de sortir, si vous ne voulez pas que je vous fasse jeter à la porte par les valets de cette maison.

S. JOHN, se levant. Bon ! bon !... je m'en vais, je vous ai vue... c'est tout ce que mon cœur désire. Bonjour, portez-vous bien... et moi aussi. Oh ! les bosses sont magnifiques.

* Cerny, Alice, Sarah, Sir John.

** Sarah, Sir John.

(*Il sort par la droite, en saluant jusqu'à terre.*) Magnifiques, magnifiques.

SCÈNE XIV.

SARAH, puis DE CERNY et JEROME.

SARAH, seule. Oh ! cet homme est fou... sans cela, il me ferait peur ! Allons, le sort est décidément contre moi, j'attendrai. (*En ce moment on entend un coup de feu.*) Qu'est cela ?

CERNY, paraissant. Sarah ! avez-vous entendu ?

SARAH. Parfaitement, un coup de fusil... là, dans ce jardin. (*A part.*) Oh ! si c'était...

CERNY, ouvrant la fenêtre. Jérôme ! Jérôme ! (*Alice paraît pâle et tremblante à la porte de sa chambre.*)

ALICE, avec anxiété, à part. Qu'est-ce donc, mon Dieu ?

JÉRÔME, entrant, un fusil à la main. Monsieur ?

CERNY. Qui donc a tiré sous cette fenêtre ?

JÉRÔME. C'est moi, monsieur... sur un homme, un voleur sans doute qui escaladait les murs du jardin.

CERNY. Et tu l'as tué ?

JÉRÔME. Je l'ai manqué.

ALICE, à part. Je respire.

CERNY. C'était donc vrai ! (*A Jérôme.*) Sortez, Jérôme.

JÉRÔME. Monsieur, ce n'est pas ma faute si..

CERNY. C'est bien...

JÉRÔME. J'ai pourtant visé...

CERNY. C'est bien, allez.

JÉRÔME. Mais j'ai un fusil qui ne vaut pas deux sous. (*Il sort par la droite.*)

* Cerny, Sarah.

** Alice, Cerny, Sarah, Jérôme.

CERNY, à Alice. Madame, voulez-vous me dire le nom de l'homme sur qui Jérôme a fait feu

ALICE, avec dignité. J'allais vous le dire, monsieur ; c'est monsieur Julien Duplessis !

CERNY. Vous l'avouez donc ?

ALICE. Mon seul tort a été de vous le cacher... Oui, en votre absence, j'ai reçu monsieur Julien... mais je vous jure que c'était la visite d'un ami, d'un frère...

CERNY. Un frère qu'on aimait d'amour il y a six mois ! d'ailleurs, un frère ne se sauve point par les fenêtres, madame !

ALICE. Comme moi, il a craint d'injustes soupçons... la violence d'un premier mouvement... mais je vous atteste...

CERNY. Assez, madame ! ne me faites pas jouer plus longtemps un rôle ridicule ; soyez franche jusqu'au bout... la vérité n'est-elle pas assez claire ? Quoi ! vous feignez d'être indisposée pour rester seule ; je reviens à l'improviste, et un homme s'enfuit à mon approche comme un voleur, comme un lâche ?

ALICE. Mais, monsieur...

CERNY. Il suffit. Dès aujourd'hui... il n'y a plus rien de commun entre vous et moi. Vous êtes libre ! comme je prétends l'être désormais.

ALICE, suppliante. Mais, au nom du ciel, monsieur !

CERNY. ** Madame, vous oubliez que je ne vous connais pas. (*Il sort par la gauche.*)

ALICE, tombant sur un fauteuil. *** Oh ! mon Dieu, il me croit coupable !

SARAH, à part. Vous serez vengé, mon père !

* Alice, Cerny, Sarah.

** Cerny, Alice, Sarah.

*** Alice, Sarah.

ACTE TROISIÈME.

Porte d'entrée au fond. Portes latérales. À droite, un bureau ; à gauche, une table à ouvrage. Une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, seule, assise ; elle travaille à une broderie qu'elle laisse tomber, et reste rêveuse.

JÉRÔME, entrant. Une lettre pour madame.

ALICE. De mon père !... (*Elle se lève. Jérôme sort. — Alice, après avoir ouvert la lettre, lisant :*) « Ma fille, votre conduite avec Julien a été sinon coupable, du moins imprudente. Quant aux soupçons que vous semblez avoir sur Sarah, ils me sem-

» blent injustes et mal fondés. » Ah ! tant mieux !... « Sarah est incapable de vous avoir » donné de perfides conseils ; mais en ad- » mettant qu'elle mérité le blâme, il est » temps de vous dire tout ce que nous lui » devons d'indulgence et de dévouement. » Un jour, je vous ai dit que j'avais con- » tracté envers elle une dette dont nous de- » vions tous payer notre part ; cette dette, » en voici l'origine, et vous comprendrez, » ma fille, les devoirs, l'abnégation, les sa- » crifices qu'elle nous impose ! Il y a vingt » ans, je commandais à la Martinique une

» poignée d'hommes entourés d'ennemis; la
 » discipline pouvait seule nous sauver. Le
 » père de Sarah, le capitaine Blangi, se prit
 » de querelle avec un officier supérieur, et
 » l'insulta gravement. Autre part, dans un
 » autre temps, j'eusse étouffé l'affaire; là,
 » il fallait faire un exemple; il y allait de
 » l'honneur du drapeau, du salut de la colo-
 » nie. Cité devant un conseil de guerre,
 » réuni et présidé par moi, Blangi fut con-
 » damné et fusillé dans les vingt-quatre
 » heures. Il est encore un autre motif pour
 » lequel Sarah doit nous être chère; mais
 » c'est un secret entre Dieu et moi; qu'il te
 » suffise de savoir qu'il existe. Il faut donc
 » faire la route à ruse et facile à la pauvre
 » orpheline. C'est pour cela que je l'ai re-
 » cueillie et comblée de soins dont elle
 » ignore, dont elle doit toujours ignorer la
 » cause. Ceci dit, ton cœur me répond
 » désormais de ta conduite envers Sarah. »
 Je vous jure de continuer l'œuvre que vous
 avez commencée, mon père!... Pauvre
 Sarah!... (*Elle pleure. Sarah paraît à la
 porte de gauche; elle observe Alice un mo-
 ment.*)

SCENE II.

ALICE, SARAH*.

SARAH, s'approchant. Qu'as-tu donc?

ALICE, à part, cachant vivement la lettre. Sarah!

SARAH. Tu pleures, Alice?

ALICE, ramassant sa broderie. Moi, non, tu te trompes!

SARAH. Pourquoi me cacher tes larmes?

ALICE. Laissons cela. Comme te voilà belle!

SARAH, s'asseyant. Tu trouves?

ALICE. Certes! et je remarque que, depuis quelque temps, toi si innocente de ta toilette, tu t'habilles avec une recherche, une élégance... Serai-tu devenue coquette?

SARAH. Moi? à quel propos?

ALICE. Dame! pour faire des conquêtes.

SARAH. Ce serait difficile, ici; je ne vois personne. Je ne parle pas de monsieur de Cerny; un homme marié, ça ne compte pas. A propos, est-ce qu'il boude encore?

ALICE. Il me croit toujours coupable; car personne n'a pu lui prouver la vérité. Le seul homme qui eût pu le convaincre, monsieur Julien est parti le soir même de cette journée fatale, et l'on ignore ce qu'il est devenu.

SARAH. Mais, tôt ou tard, monsieur de Cerny reconnaîtra son erreur; et, s'il est

* Sarah, Alice.

froid avec toi, c'est qu'il est jaloux, c'est qu'il t'aime encore.

ALICE. Lui? il ne m'a pas même adressé la parole depuis un mois.

SARAH. Console-toi du moins en songeant que ton malheur pourrait être plus grand encore.

ALICE. Comment?

SARAH. Sans doute; car, s'il te délaisse, du moins, il n'aime pas une autre femme.

ALICE. Ah! tais-toi! tais-toi! (*Elle pleure.*)

SARAH. Quoi! serais-tu jalouse?

ALICE. Oh! jalouse à en mourir.

SARAH. Et tu crois que ton mari...

ALICE. Oui, depuis quelques jours, il est rêveur, préoccupé, inquiet.

SARAH. Ah! seulement depuis quelques jours? Et tu ne sais rien, tu n'as pas de soupçons?

ALICE. Non.

SARAH. Eh bien, écoute, je te promets d'interroger adroitement monsieur de Cerny et de savoir la vérité.

ALICE. Et tu me la diras?

SARAH. Je te le promets. (*Bruit de coulisse.*)ALICE, se levant. C'est lui! Oh! je ne veux pas qu'il voie que j'ai pleuré. (*Elle sort à gauche.*)

SCENE III.

SARAH, puis DE CERNY.

SARAH, seule. Oui, je saurai bientôt si ton mari aime une autre femme, Alice; et alors... oh! alors seulement, tu pourras comprendre tout ce que j'ai souffert... De Cerny ne peut tarder à venir de ce côté. Portons lui le dernier coup. (*Elle s'assied à un petit bureau à droite, et écrit. De Cerny parvit.*)

CERNY, au fond, sans voir Sarah.* Ah! quelle existence, mon Dieu! quelle existence!

SARAH, à part. Il est là!

CERNY, l'apercevant. Tiens, c'est vous, Sarah? (*Sarah feint de ne pas l'entendre et écrit. Il s'approche.*) Sarah!SARAH. Vous ici! (*Elle cache vivement sa lettre derrière elle en feignant un grand trouble.*)

CERNY. Qu'est-ce donc?

SARAH, de même. Rien! rien!

CERNY. Pourquoi cet empressement... à cacher cette lettre?

SARAH, de même. Monsieur...

CERNY. Elle contient donc des choses que je dois ignorer?

* Cerny, Sarah.

SARAH. Ne puis-je avoir mes secrets ?

CERNY. Tenez, Sarah ; vous êtes l'amie de ma femme ; quelque chose me dit que vous êtes sa complice !

SARAH. Moi ?

CERNY. Osez me jurer que cette lettre n'est pas pour monsieur Julien ?

SARAH. Oh ! je vous jure...

CERNY. Et pour qui est-elle ?

SARAH. Mais, c'est de la tyrannie !

CERNY. Non ; c'est un soupçon affreux qui vient de me mordre au cœur. Tenez, Sarah, si vous pouviez savoir combien le doute est cruel. Oh ! vous auriez pitié de moi !

SARAH. Eh bien, monsieur, puisque vous le voulez, cette lettre est pour ma tante, à qui j'annonce mon retour.

CERNY. Vous partez ?

SARAH, avec effort. Oui !... je le dois !... il le faut !

CERNY. Et pourquoi ?

SARAH. Pourquoi ? Si, par exemple, ma présence ici était un obstacle au bonheur d'Alice ?

CERNY. Je ne vous comprends pas.

SARAH. Si, chose incroyable sans doute, elle attribuait votre froideur pour elle à de l'amour que vous auriez... pour une autre.

CERNY. Une autre ?... Et qui donc ?

SARAH. Pour moi, par exemple ?

CERNY. Ma femme jalouse ! jalouse de vous, Sarah !

SARAH. Oh ! je ne m'aveugle pas sur mon faible mérite, monsieur de Cerny ; mais une épouse délaissée peut croire que son mari cherche l'oubli ou la vengeance auprès d'une autre femme... qui ne la vaut pas.

CERNY. Vous m'avez mal compris, Sarah ; car peronne mieux que vous n'est fait pour inspirer l'amour aux hommes, et aux femmes la jalousie.

SARAH. Oh ! prenez garde ! voilà que vous devenez galant ; et si Alice était là...

CERNY. En abdiquant son devoir, elle a abdiqué ses droits.

SARAH. Mais, savez-vous que vous parlez là comme si les craintes d'Alice étaient fondées ?

CERNY. Ne m'a-t-elle pas tracé la route ?

SARAH, avec ironie. Vous oubliez que vous êtes marié, monsieur, et que vous ne pouvez offrir à une femme qu'un amour... timide et mystérieux ; or, dans mon pays, quand on aime, on est fière, on est folle, on est radieuse de son amour ! On est heureuse de le promener au grand jour, et de le jeter en spec-

tacle aux passants ébahis ! Vous voyez donc bien qu'Alice aurait grand tort d'être jalouse de moi.

CERNY. Elle ne l'est donc pas ?

SARAH. Est-ce que je le sais, moi ?

CERNY. Alors, pourquoi faut-il que vous partiez ?

SARAH. Pourquoi ? Tenez, monsieur de Cerny, je vous en supplie, ne m'interrogez pas !

CERNY. Tout ceci est bien étrange. Vous écriviez à votre tante, dites-vous, pour lui annoncer votre retour ; et voilà qu'à ma vue, vous devenez pale et tremblante ? Ensuite, vous donnez pour prétexte à ce départ une prétendue jalousie imaginaire, impossible ?... Je vous le répète, Sarah, cette lettre est pour monsieur Julien ; et, si je n'ai pas le droit d'insister auprès de vous, je saurai forcer madame de Cerny...

SARAH. Alice ! oh ! ne l'accusez pas plus longtemps... et puisque c'est la seule façon de vous convaincre... cette lettre... la voici ! mais n'oubliez pas que c'est vous qui m'aurez contrainte à vous dévoiler ce secret. (*Elle sort à droite.*)

CERNY, seul. Que veut-elle dire ? voyons ! (*Il lit.*) « Ma chère tante, je retourne » auprès de vous, je dois fuir cette mai- » son ; j'aime M. de Cerny, je l'ai tou- » jours aimé, et ma tendresse pour Alice » me fait une loi de me séparer d'elle. » Est-il possible ! Quoi ? cette belle dédaigneuse dont le cœur n'avait jamais battu, c'est moi qu'elle aime ! (*Sarah paraît un moment à la porte de droite et observe de Cerny.*) Ah ! je bénis la vengeance et le bonheur qui m'arrivent ; car j'avais l'âme et le cœur vides, et je souffrais de ne plus rien aimer. C'est en vain que j'ai voulu me lancer de nouveau dans la vie joyeuse et dissipée de ma jeunesse : tout me semblait insipide et monotone. Ces femmes qui se vendent, ces jeunes gens qui achètent... tout cela m'a paru honteux et désolant ; et je revenais chez moi furieux contre mon cœur qui ne pouvait ni aimer ni se venger ! mais un amour comme le vôtre, Sarah ! si ce n'est pas le bonheur, du moins ce sera l'oubli ! Elle veut partir ? a-t-elle dit. Eh bien ! soit ! nous partions ! non pas demain, mais à l'instant. Alice ! Alice ! je vais donc te rendre enfin le mal que tu m'as fait !... (*Il sort par le fond.*)

SCENE IV.

SARAH, puis ALICE.

SARAH, seule, rentrant de droite. - Oh ! je sais bien que je ne suis pour vous qu'un moyen de vengeance, M. de Cerny ; mais

* Sarah, Cerny.

vous croyez que je vous aime, c'est l'essentiel. Maintenant, huit jours de dédains et de refus, et vous m'aimerez plus que vous ne voudrez, je vous en réponds. (*Alice part.*) Alice !*

ALICE, *s'avançant*. Eh bien, Sarah ! tu détournes la tête, tu ne me réponds pas, Sarah ?

SARAH. Oh ! tiens, ne m'interroge pas, ne demande rien !

ALICE. Tu ne veux pas me répondre ? C'est donc qu'un affreux malheur doit encore me frapper ? Sarah ! Au nom de notre amitié, je t'en conjure.

SARAH. Non, je ne le pourrais pas.

ALICE. Mais tu veux donc me faire mourir ! Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré pour toi...

SARAH. Ah ! tu le veux ! Eh bien ! tu sauras tout !...

ALICE. Achève !

SARAH. Tu l'as deviné : non-seulement ton mari ne t'aime pas, mais il en aime une autre.

ALICE, *mettant la main sur son cœur*. Mon Dieu !

SARAH. Et cette autre... ah ! c'est là le plus affreux !... cette autre...

ALICE. Eh bien ?

SARAH. C'est moi !

ALICE, *se reculant*. Toi ! oh ! non, non... c'est un mensonge ! je... Ah !... (*Elle tombe sur le canapé.*)

SARAH. Alice !...

ALICE, *pleurant*. Continue ! j'aurai du courage pour tout entendre, tout supporter. Continue.

SARAH. Mais calme-toi, je partirai ce soir.

ALICE, *se levant*** . Partir !... mais il ne t'en aimera pas moins ; il croira que tu le fuis parce que tu le crains ; il faut rester.

SARAH. Rester ici ! Alice... non, c'est impossible.

ALICE. Mais pourquoi ?

SARAH. Ah ! tu ne sais pas comme il m'aime ! tu ne sais pas tout ce qu'il m'a dit... Ah ! j'en suis encore tout émue.

ALICE. Quoi ! tu l'aimerais ?

SARAH. Non ; mais puis-je te répondre de l'avenir ? Songe, Alice, que moi, j'ai toujours été une pauvre fille abandonnée et dédaignée. Songe à notre enfance, où tous les soins, tous les empressements, tous les hommages étaient pour toi seule ; songe que pour la première fois de ma vie...

* Sarah, Alice.

** Alice, Sarah.

ALICE. Assez, assez, Sarah !

SARAH, *avec bonté*. Mais si je te dis tout cela, tu comprends bien, n'est-ce pas, que c'est pour te convaincre de la nécessité de mon départ... c'est pour que tu ne m'accuses pas de t'abandonner quand tu es malheureuse.

ALICE. Sarah ! cette franchise me déchire le cœur... Oui, pars, éloigne-toi, car je sens que je te maudirais... Non, ne m'écoute pas, je suis folle !... mais laisse-moi seule ; laisse-moi prier Dieu... il me donnera du courage pour souffrir et me conseillera peut-être. Laisse moi, ma sœur, laisse moi !

SARAH.** Dans une heure, je viendrai te dire adieu ! (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE V.

ALICE, *seule, assise au fond*. (*Un temps.*)

Mais qu'ai-je donc fait pour souffrir ainsi ? Il y a deux mois, cette maison était un asile de joie, d'amour et de bonheur ; et voilà qu'en un jour repos, estime, amour, j'ai tout perdu... mon mari a douté de moi ; puis le mépris est venu, puis la haine !... Mais j'avais une sœur pour me consoler, et la voilà qui part et me laisse toute seule !... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! vous voyez bien qu'il ne me reste plus qu'à mourir... (*Un temps.*) Mourir ? oui, je dois mourir ! (*Elle s'assied à droite, et tire de son sein la lettre de la scène première. Musique.*) « J'ai contracté » envers Sarah une dette dont nous devons » tous payer notre part, et vous comprendrez, ma fille, les devoirs, l'abnégation, » les sacrifices qu'elle nous impose. » (*Elle se lève.*) Oui, mon père, oui, je les comprends. Mon mari est à jamais perdu pour moi... Sarah l'aime, sans se l'avouer encore ; je suis le seul obstacle à leur bonheur ; l'obstacle disparaîtra... Dans une heure, j'aurai cessé de vivre. (*Elle fait un pas vers sa chambre.*) Mais songeons au repos de ceux qui restent. (*Elle s'approche du petit bureau, à droite, et ouvre la lettre.*) Ah ! cette page est restée intacte. (*Déchirant la lettre en deux.*) D'un côté la dette, de l'autre le paiement. (*Elle écrit sur le feuillet blanc.*) « N'accusez per- » sonne de ma mort... je meurs volontaire- » ment, en demandant pardon à tous ceux » que j'ai offensés. » (*Elle se lève, et laisse sur la table ce qu'elle vient d'écrire.*) M. de Cerny est sorti ; Sarah fait ses préparatifs de départ... quand on trouvera ce papier, je ne serai plus de ce monde. (*1 gonoux.*) Adieu, tout ce que j'ai aimé !... adieu, mon père !... mon seul regret est de mourir sans avoir pu presser de mes lèvres votre front vénérable...

* Alice, Sarah.

** Sarah, Alice.

Allons... il le faut... Sarah sera heureuse; elle m'oubliera; et M. de Cerny sera pour toujours débarrassé d'une femme pour qui il n'a plus que de la haine et du mépris. (*Elle se dirige vers la porte de gauche : la porte du fond s'ouvre; Julien paraît.*)

SCENE VI.

ALICE, JULIEN, puis DE CERNY.*

JULIEN, à la cantonade. Dites à M. de Cerny qu'il faut que je lui parle à l'instant.

ALICE. Cette voix!... Julien!... Ah! vous avez bien tardé, monsieur!..

JULIEN. Pardonnez-moi, madame. J'étais à Londres, ignorant vos chagrins, lorsqu'hier, sir John Dudley se fit annoncer chez moi. Il faut, me dit-il, rendre à madame de Cerny l'honneur et le repos. Alors, il me raconta ce qui s'était passé depuis mon départ. Ah! j'aurais dû suivre mon premier mouvement; j'aurais dû rester, et dire à M. de Cerny...

CERNY, qui vient d'entrer par le fond.** Et que m'eussiez-vous dit, monsieur?

ALICE. Mon mari!

JULIEN. Je vous aurais dit que par obsession, par pitié, j'obtins de madame de Cerny la permission de lui faire mes adieux... Je l'aimais, vous le savez; mais ce que vous ignorez, c'est la dignité de son langage, la noblesse de sa conduite avec un pauvre insensé. Ah! croyez-le, ses paroles ont plus fait que n'eussent fait dix années de voyage. Elle me raconta, sans emphase, son amour pour vous, les soins délicats dont vous l'entouriez... et, en la quittant, savez-vous quel serment je lui faisais? celui de me marier aussi... Oui, monsieur, elle m'a fait jurer de ne reparaitre devant elle que quand mon amour serait éteint... J'ai tenu mon serment, car je viens vous annoncer mon mariage avec mademoiselle de Mirmont.

ALICE. *** Il se marie? oh! merci, mon Dieu! merci! (*De Cerny, qui a écouté avec bonheur, fait quelques pas vers sa femme.*)

ALICE. Vous me pardonnez?...

CERNY, s'agenouillant. C'est à moi d'implorer mon pardon! Ce cri de joie qui vous est échappé vous absout et me condamne! Encore une fois, pardon!

ALICE. Mon ami!

CERNY. Ma femme! Ah! monsieur, vous ne savez pas de quel supplice vous me délivrez.

JULIEN. Je n'ai fait que mon devoir, monsieur. (*Saluant.*) Madame...

* Julien, Alice.

** Cerny, Julien, Alice.

*** Julien, Cerny, Alice.

CERNY. Vous nous quittez déjà?

JULIEN*. Pardon, mais on m'attend chez monsieur de Mirmont pour signer le contrat. (*De Cerny lui tend la main et se dirige avec sa femme vers la porte de gauche; Julien remonte; arrivé à la porte du fond, il fait à de Cerny un dernier salut et sort; de Cerny et Alice sortent par la gauche.*)

SCENE VII.

SARAH, entrant de droite.

En vérité, l'on dirait qu'un démon s'obstine à faire échouer toutes mes combinaisons! Quoi, mon père, votre fille n'aura pas su vous venger? Oh non! c'est impossible; mais que faire, à présent? — Voyons, conseillez-moi, mon père; inspirez-moi! désignez à ma haine une arme nouvelle, et je vous jure... (*Elle s'assied.*) Qu'est-ce que c'est que cela? (*Un temps — Elle se lève.*) « N'accusez personne de ma mort, je meurs volontairement. » (*Un temps.*) Oh! je comprends, elle voulait mourir... Et c'est Julien qui la sauve! Julien! Mais, ce papier, il est sans date! écrit et signé de la main d'Alice? Ah! mon Dieu! mon père... j'ai peur de vous comprendre... Oh! non, non! ce n'est pas cela que vous voulez, n'est-ce pas... pourtant... non! je ne veux pas... je ne veux pas!

SCENE VIII.

SARAH, ALICE**.

ALICE, entrant de droite. Ah! Sarah! je te cherchais!... Je suis heureuse, maintenant... heureuse pour toujours!... Georges m'aime encore... il n'a jamais aimé que moi; tantôt tu te trompais, chère sœur! Dans son dépit, dans sa douleur de me croire infidèle, il voulait me faire souffrir aussi; voilà tout; mais Julien l'a désabusé... ce bon Julien! Tu ne sais pas... il se marie.

SARAH. Ah!

ALICE. Oui, il sacrifie son bonheur à mon repos; c'est bien, cela, n'est-ce pas? Mais répondez-moi donc, Sarah! comme tu es pâle... Ah! je devine... tu as trouvé sur cette table!... Ah! mon Dieu! ce papier! la preuve du crime que j'allais commettre... ce papier!...

SARAH, avec effort. Je... je l'ai brûlé!

ALICE. Mais, toi seule l'as vu, n'est-ce pas?

SARAH. Moi seule.

ALICE. Et tu me jures un éternel secret.

SARAH. Je te le jure.

JÉRÔME, entrant du fond*. Madame, il

* Cerny, Alice, Julien.

** Alice, Sarah.

*** Jérôme, Alice, Sarah.

vient d'entrer dans la cour une chaise de poste...

SARAH, vite*. Que j'ai fait demander tantôt.

ALICE. Quoi! tu veux nous quitter?

SARAH. Il le faut, Alice.

ALICE. Oui, je comprends; mais, plus tard, tu reviendras, n'est-ce pas?

SARAH. Tu le veux?

ALICE. Sans doute.

SARAH. Eh bien... oui... je reviendrai.

ALICE. Adieu, Sarah!

SARAH. Adieu!

ALICE. A bientôt?...

SARAH, appuyant. A bientôt. (Elle entre à droite, Alice à gauche.)

SCENE IX.

JÉRÔME, puis SIR JOHN.

JÉRÔME. Ma foi, bon voyage! Je ne sais pas pourquoi, mais je la vois décamper avec plaisir.

SIR JOHN, entrant du fond**. Mademoiselle Sarah, s'il vous plaît?

JÉRÔME. Ah! c'est son amoureux... Vous demandez mademoiselle Sarah?..

SIR JOHN. Oui; j'ai à lui parler.

JÉRÔME. Elle va partir.

SIR JOHN. Oh! et pour où?...

* Sarah, Alice, Jérôme.

** Jérôme, Sir John.

JÉRÔME. Ma foi, je n'en sais rien.

SIR JOHN, lui tendant une pièce de monnaie. Tâchez de savoir, je vous serai obligé.

JÉRÔME. Qu'est-ce que c'est que ça? de l'argent?

SIR JOHN. Non, c'est de l'or.

JÉRÔME. Merci; je n'en use pas, mon bourgeois.

SIR JOHN. Oh! très-bien... je vais savoir moi-même.

JÉRÔME. Mais non, ne vous dérangez pas! je n'ai pas besoin que l'on me paye pour rendre service.

SIR JOHN. Oh! très-bien.

JÉRÔME. Ce que c'est que l'amour, pourtant! (Il sort à gauche.)

SCENE X.

SIR JOHN, seul, assis à droite.

Sarah part! oh! je sais pourquoi. Monsieur de Cerny est raccommoqué avec sa femme et elle bisque. Bon, très-bon; elle va sans doute ruminer encore quelque vilaine chose. Ah! mais je serai là, moi, je serai là.

JÉRÔME, rentrant. Monsieur, elle a dit au postillon: A l'ambassade de Belgique.

SIR JOHN. Oh! elle va en Belgique... (Se levant.) Bonjour... .

JÉRÔME. Vous vous en allez?

SIR JOHN. Oui... je vais en Belgique aussi, moi... Bonjour. (Il sort par le fond.)

ACTE QUATRIÈME.

La scène se passe à Féremp chez le colonel Dumont. — Le théâtre représente un jardin. — A droite, un pavillon auquel on arrive par quelques marches; à gauche, une serre dont la porte fait face au pavillon et la fenêtre, au public; au fond, la balustrade d'une terrasse à laquelle on arrive par quelques marches. — Au loin, la mer.

SCENE PREMIÈRE.

JÉRÔME, puis SIR JOHN.

(Jérôme entre à pas de loup, regarde autour de lui, monte les marches du pavillon et colle son orelle à la porte. S. John arrive par le fond, il descend le théâtre et aperçoit Jérôme qui écoute: il lui donne un coup de badine sur l'épaule; Jérôme fait un bond de surprise.)

JÉRÔME*. Comment! c'est vous, monsieur? ah! je suis bien content de vous voir.

S. JOHN. Et pourquoi ce contentement, monsieur Jérôme?

JÉRÔME. Vous êtes l'amî du colonel, pas vrai?

* Sir John, Jérôme.

S. JOHN. Je le crois.

JÉRÔME. Oh! je le sais, moi! Quand il parle de vous, c'est toujours avec un plaisir... M. Dublé, par-ci... M. Dublé par-là...

S. JOHN. Pas Dublé, Dudley! Et comment va-t-il, ce bon colonel?

JÉRÔME. Pas bien, monsieur; d'abord, il a sa goutte qui le fait endéver... et puis, c'est triste à dire, mais depuis la mort de M. Fabrice, il a la tête un peu...

S. JOHN, avec émotion. Ah!

JÉRÔME. Tout ça, on sait ce que c'est; tandis que... mais j'y pense, est-ce que vous êtes toujours amoureux de mademoiselle Sarah.

S. JOHN. Moi?... pas précisément.

JÉRÔME. Ça s'est donc passé ?

S. JOHN. Oui, ça s'est un peu passé.

JÉRÔME. Bien vrai ?

S. JOHN. Bien vrai !

JÉRÔME. Alors, je n'hésite plus.

S. JOHN. Qu'est-ce donc ?

JÉRÔME. Vous saurez d'abord qu'il y a environ un mois, M. de Cerny est allé à Bordeaux pour une affaire de succession; madame se dit comme ça : Mon mari est en voyage... Je vas profiter de ça pour aller voir mon père à Fécamp; et voilà comment nous sommes ici.. Au bout de quelques jours, elle écrit à mamzelle Sarah de venir la rejoindre; mamzelle arrive, et, le lendemain madame tombe malade!... Qu'est-ce que vous dites de ça !

S. JOHN. Moi? je ne dis rien.

JÉRÔME. Vous allez voir... v'là donc madame malade; bon! vous croyez sans doute qu'on envoie chercher un médecin! Ah ben oui, au lieu de ça, voilà mamzelle Sarah qui fait transporter madame dans ce pavillon, qu'est au bout du jardin, avec défense à tout le monde d'y entrer.. C'est donc naturel, dites?.. et, ce n'est pas tout; voilà qu'avant-hier, il arrive de Paris un docteur qui n'est pas celui de la maison; quand on lui demande ce qu'a madame... il fait: heu! heu! ho! ho! et il vous tourne les talons. Et si vous le voyiez! il vous a une figure! Après ça, vous me direz qu'on a des exemples de très-bons médecins qui ne sont pas jolis... mais pourquoi qu'il empêche qu'on voie madame? Pourquoi qu'il ne fait que suchoter avec mamzelle? Voyez-vous, M. Dublé, tout ça c'est louche! d'autant plus que mamzelle Sarah! elle m'a toujours déplu, moi!

S. JOHN. Y a-t-il longtemps que la maladie a commencé!

JÉRÔME. Huit jours, à peu près!..

S. JOHN. Et savez-vous le nom de ce docteur?

JÉRÔME. Ce matin, on a apporté une lettre pour lui, et y avait dessus : au docteur Robert.

S. JOHN, vivement. S'il vous plaît?

JÉRÔME. Le docteur Robert; est-ce que vous le connaissez?

S. JOHN, se remettant. Non! mais pourquoi n'avez-vous fait toutes ces confidences, Monsieur Jérôme?

JÉRÔME. Parce que tout ça me chiffonne, parce que je suis sûr qu'il se manigance de vilaines choses. Et je vous ai raconté ça parce que je me suis dit : un ancien ami de M. Fabrice, ça ne peut être que quelqu'un de bien.

S. JOHN. Eh bien, Monsieur Jérôme, nous saurons bientôt la vérité, si vous voulez m'aider.

JÉRÔME. Parlez!

S. JOHN. Il faut d'abord garder vos soupçons pour vous, et ne dire à personne que je suis ici; ensuite...

JÉRÔME. Chut! j'entends des pas. (*Il remonte*). C'est mademoiselle Sarah! vite! là, dans la serre; il n'y a que moi qui y vas. (*S. John entre dans la serre à gauche. Jérôme prend une hêche plantée au pied d'un arbre; Sarah entre.*)

SCÈNE II.

S. JOHN, caché, JÉRÔME, SARAH.

JÉRÔME, chantant d'un air insouciant.

A balle (ter.) chargez!

C'est un méchant sanglier.

Dans la garenne

Il faut qu'il vienne.

Préparons-nous

A lui tordre le cou.

A balle (ter) chargez.

SARAH. Jérôme!

JÉRÔME, continuant.

C'est un méchant sanglier.

SARAH. Jérôme.

JÉRÔME. Oh! faites excuse, mamzelle, j'étais en train de donner la chasse aux couleuvres... J'en ai enco e tué trois, ce matin! dans la serre; y en avait une qui avait... oh, oui, elle avait bien... ça de long!

S. JOHN, à la fenêtre, à part. Il n'est pas bête, le vieux!

SARAH. Allez dire au docteur Robert que je l'at ends ici.

JÉRÔME. Bien, mam.. (*Robert paraît*). Ah! quand on parle du loup...

SARAH. Laissez-nous!

JÉRÔME. Oui, mamzelle!... (*A part en passant devant Robert.*) Qu'il est donc laid, mon Dieu! (*Il sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE III.

SARAH! ROBERT, S. JOHN, caché.**

S. JOHN, à part. C'est bien lui!

SARAH, assise. Eh! bien, docteur, la maladie?

ROBERT. Heu heu!

SARAH. Vous l'avez vue ce matin?

ROBERT. Tout à l'heure.

SARAH. Et vous pensez?..

ROBERT. Je pense que, dans huit jours à pareille heure...

* Sir John, Jérôme, Sarah

** Sir John, Sarah, Robert.

SARAH. Huit jours ! mais vous ne comprenez donc pas que cette agonie lente et mesurée me rend folle ! Vous ne voyez donc pas que je me fais horreur à moi-même ! car je ne suis pas un bourreau qui torture et déchire ; je suis un ennemi qui se venge et qui tue.

ROBERT. Diable !... c'est que, croyant avoir au moins huit jours devant moi... j'ai pris le chemin le plus long ; j'ai employé le talisman qui jadis vous a débarrassé de Fabrice Dumont.

S. JOHN, *caché*. Ah !

SARAH. Ne pouvez-vous recourir à d'autres moyens ?

ROBERT. Sans doute ; mais, celui-ci est un vieil ami dont je suis plus sûr, et que je préfère, à cause de sa discrétion, il ne laisse pas plus de trace de son passage qu'un papillon sur une rose.

S. JOHN, *caché*. J'ignorais qu'il fût poète !

SARAH. Il n'importe ; il faut qu'aujourd'hui même...

ROBERT. Pardon, mais vous oubliez...

SARAH. Je n'ai rien à craindre.

ROBERT. Vous, c'est possible ; mais, moi ?

SARAH. J'ai de quoi réduire au silence toute accusation.

ROBERT. Êtes-vous sûre ?..

SARAH. Je vous le prouverai tantôt ; êtes-vous décidé ?

ROBERT. Heu ! heu !

SARAH. Qui vous retient encore ?

ROBERT. Je crains de me compromettre. Ce matin, j'ai reçu de Paris... au sujet d'une autre affaire, une lettre qui ne laisse pas d'être inquiétante ; et, vous comprenez que le moment est mal choisi pour...

SARAH. Allons, je vois qu'il faut lever vos scrupules ; je double la somme promise... Eh bien ?

ROBERT. En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez.

S. JOHN, *caché*. Les deux font la paire, ils sont charmans.

SARAH. Ainsi, docteur...

ROBERT. Demain, je n'aurai plus que faire ici.

SARAH, *se levant*. C'est bien, venez me trouver tantôt ; et je tiendrai ma promesse, si vous avez tenu la vôtre...

ROBERT. A propos... (il ne faut rien négliger quand on n'a pas la conscience bien nette) cet Anglais qui vous suivait partout ?

J. JOHN, *caché*. Ah ! on parle de moi.

SARAH. Il a perdu ma trace à Courtray, et je n'ai pas revu cet insensé.

S. JOHN, *caché*, *ôtant son chapeau et saluant gravement*. Tu le reverras.

SARAH. Je vous laisse, docteur, à bientôt !

ROBERT. A bientôt ! (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

ROBERT, S. JOHN, *qui sort du pavillon.**

ROBERT. J'ai poussé les choses trop loin pour pouvoir reculer, allons jusqu'au bout ; mais, demain, je reprends la route de Bruxelles, c'est plus prudent. (*Il se dirige vers la droite ; S. John, qui est sorti sans bruit de la serre, lui barre le passage.*)

S. JOHN. Bonjour, docteur Robert !

ROBERT. Grand Dieu !

S. JOHN. Comment vous portez-vous ?

ROBERT. Quoi, vous ! monsieur ! vous qu'il y a un an, au Brésil...

S. JOHN. Vous me reconnaissez, c'est bien ! Il paraît que vous êtes le médecin de la famille ? un joli médecin !.. mais, asseyez-vous là, et causons sérieusement ; je vous en prie : je le veux ! asseyez-vous ! (*Ils s'assoient en face l'un de l'autre, devant une petite table de jardin qui est à droite.*) On veut empoisonner madame de Cerny... ne niez pas, je le sais ; mais parlez-moi franchement, comme à un ami... (*En disant cela il tire un pistolet de sa poche.*)

ROBERT, *tremblant*. Monsieur, je vous jure que je suis innocent !

S. JOHN. Oui, oui, c'est convenu ! mais dites-moi tout ce que vous savez !

ROBERT. Vous ne me trahirez pas ?

S. JOHN. Je vous trahirai... si je veux !

ROBERT. Mais...

S. JOHN. J'attends !

ROBERT. Songez que...

S. JOHN. Vous aimez mieux que je vous fasse interroger par monsieur le Proc...

ROBERT. Je suis prêt !

S. JOHN. C'est heureux.

ROBERT. Eh bien, il y a deux mois, mademoiselle Sarah est venue me trouver à Bruxelles.

S. JOHN. Il paraît que vous travailliez sur une grande échelle.

ROBERT. Dame... je...

S. JOHN. Continuez.

ROBERT. Elle m'a dit que, d'un jour à l'autre, elle pouvait avoir besoin de mes petits services... et que je fusse prêt à venir la trouver à sa première réquisition.

S. JOHN. Bien ; elle vous a appelé ?...

ROBERT. Il y a trois jours !

S. JOHN. Et vous êtes arrivé à Fécamp ?

* Sir John, Robert.

** Sir John, Robert.

ROBERT. Avant-bier; mais, je vous jure que j'ignorais alors...

S. JOHN. Taisez-vous! Et continuez...

ROBERT. Une indisposition de madame de Cerny fut le prétexte de mon arrivée...

S. JOHN. Qu'est-ce qu'elle avait?

ROBERT. Presque rien, une *névrose*. Je dis à mademoiselle Sarah que le mal n'avait aucune gravité. Vous vous trompez, me dit-elle; madame de Cerny est malade... malade à en mourir. Je me récriai; mais elle me donna de si bonnes raisons...

S. JOHN. En or ou en argent?

ROBERT. Une haine de famille... une injure personnelle à venger.

S. JOHN. Je sais... Après?

ROBERT. Après? je ne sais pas si je dois...

S. JOHN. Allons donc, entre amis... (*Il fait jouer la batterie de son pistolet.*)

ROBERT. Eh bien... je dus m'arranger de façon... à rendre vraisemblables les craintes de mademoiselle Sarah.

S. JOHN. C'est-à-dire que vous avez admis à madame de Cerny.

ROBERT. Un... soporifique.

S. JOHN. Je le connais; et vous avez commencé l'opération?

ROBERT. Il y a deux jours!

S. JOHN. Alors, la malade ne court aucun danger?

ROBERT. Aucun, si l'on suspend les hostilités...

S. JOHN. Vous avez un choix d'expressions qui me ravit. Allez toujours.

ROBERT. J'en étais là... du traitement; mais tantôt, mademoiselle Sarah, dans un sentiment fort louable du reste, a manifesté le désir que l'on brusquât les choses.

S. JOHN. C'est bien aimable de sa part.

ROBERT. Et comme je n'ai rien à lui refuser...

S. JOHN. Oui, à cause de l'affaire Fabrice. Je lui ai promis... de faire avancer... la pendule.

S. JOHN. Poète et horloger!... vous êtes un homme compiet; enfin?

ROBERT. Enfin, quand j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, je soutenais contre ma conscience un dernier combat.

S. JOHN. Et vous alliez être vaincu, n'est-ce pas? Vous êtes si faible...

ROBERT. Je... luttais...

S. JOHN. Et combien vous a-t-on promis pour être... complaisant? J'espère que je suis gentil, je parle comme vous.

ROBERT. Mille écus, d'abord.

S. JOHN. C'est pour rien... ces mille écus, les voici, plus vingt francs; donc vous êtes à moi!

ROBERT. Monsieur?...?

S. JOHN. Puisque je donne plus.

ROBERT, *empochant l'argent*. Qu'avez-vous donc à me commander?

S. JOHN, *se levant*. On vient de ce côté... et, comme il est inutile qu'on sache nos affaires, flânonz par ici; levez-vous! Donnez-moi votre bras; là! maintenant... causons. (*Ils disparaissent sous les arbres à gauche.*)

SCÈNE V.

SARAH, JÉRÔME.*

SARAH. Vous m'entendez, n'est-ce pas? vous préparerez pour le docteur la chambre du premier.

JÉRÔME. Oui, mamzelle!

SARAH. Votre maîtresse était très-mal ce matin, et je désire que le docteur passe la nuit ici.

JÉRÔME. Ah! mamzelle, c'est bien, ça!

SARAH. Encore un mot... Sir John Dudley ne s'est pas présenté ici?

JÉRÔME. Qui donc, mamzelle?

SARAH. Vous savez, cet Anglais?...?

JÉRÔME. Ah! oui, ce particulier qui est toujours après mamzelle? Non, mamzelle, non, je ne l'ai pas vu.

SARAH. Eh bien, s'il se présente, je ne veux le recevoir sous aucun prétexte.

JÉRÔME. Bien, mamzelle; mais s'il demande à voir madame?

SARAH. Je vous ai dit sous aucun prétexte.

JÉRÔME. Bien, mamzelle. (*A part.*) Trop tard, mon ange. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE VI.

SARAH, ROBERT, puis SIR JOHN.

ROBERT, *entrant précipitamment*.** Mademoiselle Sarah!

SARAH. Qu'y a-t-il?

ROBERT. Il y a que je suis soupçonné, poursuivi, que la police est sur mes traces et que je dois fuir à l'instant.

SARAH. Mais qui vous a dit?...?

ROBERT. Un ami à moi, un associé, qui m'a aidé dans l'affaire Fabrice... et qui est venu ventre à terre m'avertir du danger.

SARAH. Mais comment se fait-il?...?

ROBERT. Que sais-je, moi? un traître, un espion! il y a de si vilains gens dans le monde.

SARAH. Vous n'aviez donc pas pris toutes vos précautions?

ROBERT. Si; mais une lettre d'un de mes

* Jérôme, Sarah.

** Robert, Sarah.

confrères de Berlin a été interceptée, et je n'ai pas de temps à perdre.

SARAH. Êtes-vous bien sûr au moins qu'on ne vous trompe pas ?

ROBERT. J'en ai la preuve. D'ailleurs l'homme qui vient d'arriver est mon plus fidèle, mon meilleur élève ; seulement il est devenu plus fort que son maître ; car il est le seul de l'association qui ne soit pas compromis.

SARAH. Et quel est cet homme ?

ROBERT. Un docteur... dans mon genre ; et j'ai pensé sur-le-champ qu'il pourrait me remplacer ici.

SARAH. Moi ! mettre quelqu'un en tiers dans nos secrets, quand je puis...

ROBERT. Ce serait imprudent, s'il fallait les lui livrer. Mais comme il les connaît déjà...

SARAH. Comment ?

ROBERT. Dame ? entre associés... on se doit des comptes.

SARAH. Malheureux !

ROBERT. Mais ne craignez donc rien !... quand je vous dis que c'est un autre moi-même.

SARAH. Et cet homme, où est-il ?

ROBERT, remontant. Le voici ! (*Sir John paraît.*)

SARAH, avec épouvante. Sir John Dudley !... C'est une trahison ?...

SCENE VII

LES MEMES, S. JOHN*.

S. JOHN. Oh !

ROBERT. Une trahison ! Oh ! on voit bien que vous ne le connaissez pas.

SARAH. Je ne le connais pas ! mais c'est lui qui, depuis un an, me poursuit sans relâche... c'est lui qui a fait manquer toutes mes entreprises... enfin cet homme a toujours agi comme mon plus mortel ennemi !

S. JOHN. Oh ! vous m'avez mal jugé. Voulez-vous récapituler tous deux, miss Sarah ? et je vais vous prouver clair comme le soleil que vous n'avez jamais eu de meilleur ami.

SARAH. Vous raillez, j'imagine. N'est-ce pas vous qui, il y a trois mois, avez fait évader M. Julien par la fenêtre ?

S. JOHN. C'est moi.

SARAH. Eh bien !

S. JOHN. Ingrate, vous ne comprenez pas que si le mari s'était trouvé face à face avec le jeune homme, le premier mouvement passé, on en serait venu aux explications ;

* Sir John, Sarah, Robert.

Julien et M^{me} de Cerny auraient facilement prouvé leur innocence... tandis qu'une évadion était un aveu tacite du crime.

SARAH. Sans doute ; mais cette évadion, M. de Cerny l'eût ignorée, si Jérôme par hasard...

SIR JOHN. Il n'y a pas de hasard ; c'est moi qui avais aposté Jérôme dans le jardin.

SARAH. Vous ?

SIR JOHN. Oh ! ce n'est pas tout : au moyen des explications, non-seulement les jeunes gens devenaient blancs comme neige, mais vous, vous deveniez extrêmement noire ; on découvrait que vous aviez préparé le rendez-vous... Alors, on vous pria poliment de quitter la maison, et... adieu votre vengeance.

SARAH. Quoi ! vous savez ?

SIR JOHN. Tout !... Je sais que le colonel Dumont a fait fusiller votre père ; que moi et mon honorable ami nous avons fait disparaître...

SARAH. Plus bas, monsieur, plus bas !

SIR JOHN. Oh ! j'en sais bien d'autres !... Je sais que, depuis près d'un an, vous faites payer à votre sœur, comme vous l'appellez, les dédains de monsieur Julien pour vous... Mais, vos filets cravant de tous côtés, voyant que l'intrigue et les moyens de comédie n'étaient plus suffisants, vous avez eu recours à la chimie !... Vous voyez bien, miss Sarah, que je vous connais, et qu'il est inutile de prendre un masque avec moi.

SARAH. Ah !... Cet homme est un démon !

SIR JOHN. Moi ? Pourquoi donc ? Est-ce que j'ai jaté ? Est-ce que je suis allé ennuyer monsieur le procureur du roi de ces détails d'intérieur ?... Ai-je dit à monsieur Dumont : Celle que vous avez élevée, celle que vous appelez votre fille est votre plus cruelle ennemie ? Ai-je dit à monsieur de Cerny : Chassez, chassez cette femme de votre maison, c'est une vipère... c'est une empoisonneuse !...

SARAH. Monsieur !

SIR JOHN. Je n'ai rien dit de tout cela, vous le savez bien ; vous voyez donc que je suis un brave garçon, et qu'il faut être gentille avec moi.

SARAH. Mais pourquoi cet acharnement à me suivre partout ?

SIR JOHN. Pourquoi ? Parce que je voulais savoir tout ce que vous faisiez, tout ce que vous pensiez.

SARAH. Dans quel but ?

SIR JOHN. Dans le but de vous offrir mes petits services.

SARAH. Mais qui vous poussait à...

SIR JOHN*. Ce qui a toujours poussé mon ami, mon bon ami Robert!... l'espoir de faire une bonne affaire... Parce que c'est très-agréable de travailler pour vous... vous faites bien les choses... Pourvu que l'ouvrage soit fait, vous ne demandez pas votre part... et c'est énorme, ça; c'est très-rare.

SARAH, à part. Allons, je puis me fier à lui... Ce n'est qu'un misérable et un mendiant. (*Haut.*) C'est bien, monsieur, je vois que je puis avoir toute confiance en vous...

SIR JOHN. Oh! c'est inutile, puisque je suis tout, et que c'est moi qui vous tiens.

SARAH. C'est juste!

ROBERT, à Sarah**. Vous voyez que je ne l'ai pas flatté.

SARAH. C'eût été difficile.

ROBERT. Ainsi, vous acceptez les services de mon ami?

SARAH. Il le faut bien!

ROBERT. Je suis sûr que vous serez satisfaite.

SIR JOHN, appelant Robert***. Stt, stt! Je suis content de vous, bien content; maintenant, allez vous faire pendre ailleurs.

ROBERT. Allons, bonne chance, mademoiselle Sarah; adieu, docteur Dudley.

SIR JOHN. Adieu, docteur Robert!... Bon voyage!... Je vous écrirai.

ROBERT, à part, en sortant. Quel gredin!

SIR JOHN, à part. Quelle canaille! (*Robert sort****.*)

SCÈNE VIII.

SIR JOHN, SARAH, puis JÉRÔME.

SIR JOHN. Eh bien! miss, me croyez-vous toujours votre ennemi?

SARAH. Après ce que vous venez de me dire, je suis bien forcée de vous rendre justice.

SIR JOHN. Justice! Oh! le vilain mot! Entre gens comme nous, il ne faut jamais dire ce mot-là; ça porte malheur.

SARAH, à part. Avant de me fier à lui tout à fait, je veux le soumettre à une dernière épreuve.

JÉRÔME, entrant****. Dites donc, mademoiselle Sarah! est-ce qu'il est toujours nécessaire de préparer la chambre pour le médecin?

SARAH. Sans doute.

* Sarah, Sir John, Robert.

** Sarah, Robert, Sir John.

*** Sarah, Robert, Sir John.

**** Sir John, Sarah.

***** Sir John, Jérôme, Sarah.

JÉRÔME. C'est que, sans votre respect, le docteur Robert vient de partir si vite, si vite, qu'il avait l'air de s'enfuir.

SIR JOHN. Oh! ce n'est rien, c'est un malade qui l'a fait demander tout de suite.

SARAH. En effet, oui... Et c'est monsieur qui le remplacera jusqu'à nouvel ordre.

JÉRÔME. Monsieur?... Quoi? (*Sir John lui fait un signe.*) Pardon, je ne savais pas que M. Dublé fût inédecin.

SARAH. Jérôme, amenez ici madame de Cerny; le grand air lui fera du bien. (*Mouvement de sir John.*) Le docteur le permet. (*Elle donne une clé à Jérôme.*)

JÉRÔME, entrant dans le pavillon de droite. Bien, madame.

SIR JOHN, bas. Mais pour que la chose agisse, il ne faut pas...

SARAH. Quelques instants seulement. (*À part.*) Nous allons voir quelle contenance il tiendra en face de madame de Cerny.

SIR JOHN, à part. Pauvre enfant! Je vais jouer une comédie bien cruelle; mais il le faut.

SCÈNE IX.

LES MÈRES, ALICÉ, pâle, changée, soutenu par JÉRÔME*.

JÉRÔME. Venez, ma bonne maîtresse.

SIR JOHN, à part, reculant à la vue d'Alice. Oh! comme elle est changée!

SARAH, à part, l'examinant. Il a tressailli.

SIR JOHN, à part. N'oublions pas notre rôle. (*Jérôme fait asseoir Alice.*)

ALICE, d'une voix faible. Ah!... cet air pur me fait du bien.

SARAH. Comment te sens-tu aujourd'hui, chère enfant?

ALICE. Je souffre toujours beaucoup.

SARAH. Voici un habile docteur, que je viens d'envoyer chercher... Un ami de ton père, sir John Dudley, se trouve justement être un excellent médecin, et je n'ai pas hésité à lui confier...

ALICE. Merci, Sarah! merci.

SIR JOHN, à part. Allons, il le faut. (*Haut.*) Comment vous trouvez-vous, madame?

ALICE. Mal, docteur.

SIR JOHN. Vous êtes pourtant toujours bien jolie... Et comment avez-vous passé la nuit?

ALICE. Oh! bien mal!... C'est surtout la nuit que je souffre.

SIR JOHN. Ah! c'est la nuit que... Pauvre dame! c'est désolant... Et depuis combien de temps souffrez-vous?

ALICE. Depuis deux jours, surtout.

* Jérôme, Sir John, Alice, Sarah.

SIR JOHN. Ah ! c'est désolant... Et qu'est-ce que vous éprouvez ?

ALICE. Une fatigue extrême... des douleurs de tête qui me laissent à peine la faculté de voir et d'entendre... et, dans la poitrine...

SIR JOHN. Des chaleurs, n'est-ce pas?... pauvre dame ! c'est désolant... c'est désolant ! pauvre dame ! c'est... C'est très-joli ce jardin, ce pavillon perdu au milieu des arbres ; c'est charmant... charmant. C'est désolant ! des chaleurs dans la poitrine ? c'est char... c'est désolant. Quel âge a madame ?

ALICE. Dix-huit ans, monsieur.

SIR JOHN. Dix-huit ans ! c'est désolant... Et votre mari est en voyage ?

ALICE. Pour un mois encore.

SIR JOHN. Pour un mois ! c'est... c'est désolant... pauvre dame ! voulez-vous me permettre ? (*Il lui tâte le pouls.*) Il est plein, fréquent... c'est désolant, désolant, désolant !

JÉRÔME, *à part.* * Je n'y suis plus du tout, moi !

SARAH. Eh bien, docteur, qu'en pensez-vous ?

SIR JOHN. Je pense que ce n'est rien, rien du tout... l'affaire de huit jours tout au plus, et tout sera dit ; madame ne souffrira plus.

SARAH, *à part.* Je comprends.

SIR JOHN. Et qu'a-t-on fait prendre à la malade ?

SARAH. Des limonades.

SIR JOHN. Parfait : des limonades, des orangeades, des groseillades, c'est très-bon ; mais, surtout, du calme, du repos ; ne voir personne et garder la chambre. Pour ce genre d'affections, le grand air est malsain.

ALICE. Il me semble pourtant qu'il me fait du bien.

* Sarah, Sir John, Alice, Jérôme.

SIR JOHN. Idée de malade !

SARAH, *à part.* Allons, j'étais folle !

SIR JOHN. Ayez confiance en moi, en mademoiselle Sarah, qui vous soigne comme un ange... qu'elle est, et, je vous le répète, dans huit jours, vous ne souffrirez plus... Allons, pauvre dame, il ne faut pas rester ici plus longtemps... voici la nuit ; il faut rentrer. (*La nuit est venue.*)

ALICE. Je vous obéis, docteur. Bonsoir, Sarah, bonsoir ! (*Sarah la reconduit dans le pavillon de droite.*)

SIR JOHN, *à part.* Oh ! j'ai cru cent fois que j'allais me trahir ; mais l'heure n'est pas encore venue.

SARAH, *revenant.* C'est bien, sir John... décidément vous êtes un habile homme, et je vois qu'on peut se fier à vous. Jérôme, vous conduirez monsieur à sa chambre. (*Bas à sir John.*) Chez moi, dans une heure !

SIR JOHN, *de même.* Bien. (*Haut.*) Bonsoir, miss Sarah, bonne nuit !

SARAH. Bonsoir, docteur, à demain ! (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE X.

SIR JOHN, JÉRÔME.*

JÉRÔME. Ah ! ça, monsieur, expliquez-moi maintenant...

SIR JOHN. Plus tard, monsieur Jérôme. (*Il remonte.*)

JÉRÔME. Et ce vilain docteur ?

SIR JOHN. Et ne reviendra pas demander son compte de sitôt, je vous en réponds.

JÉRÔME. Mais vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

SIR JOHN, *du haut de la terrasse.* Moi, je vais me coucher. (*Il s'éloigne par la gauche.*)

* Sir John, Jérôme.

ACTE CINQUIÈME.

Un petit salon chez le colonel. — Portes latérales, à droite et à gauche. — Fenêtre, au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉRÔME, *seul, à la fenêtre.*

Rien, rien encore... M. Julien a dû pourtant recevoir ma lettre... mais si mademoiselle Sarah ou sir John avait détourné la réponse?... car je parierais bien maintenant que les deux ne font qu'un. Quand je l'interroge sur ce qui se passe : Plus tard, qu'il me dit toujours... et avec tout ça, madame va de mal en pis... J'aurais bien averti le colonel ; mais, le pauvre cher homme, sa tête est bien faible ; ça aurait pu lui porter un

coup, sans compter qu'il n'aurait pas manqué de pousser des cris de paon ; et ce n'est pas ce qu'il faut... tandis que M. Julien... (*Retournant à la fenêtre.*) Ah ! s'il pouvait arriver !...

SCÈNE II.

JÉRÔME, SARAH, *entrant par la gauche.*

SARAH. Jérôme !... que faites-vous là ?

JÉRÔME. Moi, mademoiselle, je... (*à part.*) Comme elle est pâle !

SARAH. Eh bien ?

JÉRÔME. J'étais là, dans le cas que madame aurait sonné.

SARAH. Le docteur n'est-il pas auprès d'elle?

JÉRÔME. Oui, mademoiselle ; mais c'était dans le cas...

SARAH. C'est bien ; retirez-vous.

JÉRÔME. Tenez, mademoiselle, j'aime mieux vous dire la vérité : je venais dans l'espoir de voir ma bonne maîtresse. Laissez-moi entrer, je vous en prie ; il faut que je la voie ; je suis trop inquiet... et puis, comme on me défend sa porte depuis trois jours, quand le colonel me demande des nouvelles de sa fille, je ne sais que lui dire, moi... et, ce pauvre homme, ça l'inquiète, ça lui donne des craintes... des soupçons.

SARAH. Le docteur a ordonné que personne n'entrât chez madame de Cerny ; et personne n'entrera. D'ailleurs ne suis-je pas là?

JÉRÔME. Oui, mademoiselle ; mais c'est justement parce que vous êtes là que... à cause... comme je vous faisais l'honneur de vous le dire... mais du moment que ça vous désoblige... je m'en vas. (à part.) Oh ! il n'y a plus à hésiter... ça ne peut pas durer comme ça plus longtemps. (Il sort à gauche.)

SCÈNE III.

SARAH, SIR JOHN.

SARAH, appelant à droite. Docteur !

SIR JOHN, entrant de droite. Miss Sarah !

SARAH. Eh bien ?

SIR JOHN. Toujours le même état ; il faut attendre.

SARAH. Mais vous ignorez donc que monsieur de Cerny revient demain, peut-être aujourd'hui ?

SIR JOHN. C'est possible ; mais je tiens à ma tête, moi.

SARAH. Ne vous ai-je pas dit que j'avais de quoi nous sauver tous deux, en cas d'accusation ?

SIR JOHN. Eh bien ! prouvez-le-moi, et j'emploierai les grands moyens...

SARAH. Soit ! (Elle lui montre l'écrit du troisième acte.) Lisez, docteur.

SIR JOHN. « N'accusez personne de ma mort... » (A part.) Que veut dire ceci ?

SARAH. Croyez-vous qu'en invoquant cet écrit nous ayons à redouter la justice ?

SIR JOHN. Allons, je vois que vous êtes une femme de précaution et qu'on peut travailler avec vous.

SARAH. Et... vous êtes prêt ?...

SIR JOHN. Toujours ! (Montrant un étui.)

* Sarah, Jérôme.

** Sarah, Sir John.

Vous voyez bien cela, c'est ce que nous avons de mieux ; voici la manière de s'en servir* (Il exécute ce qu'il dit.) Vous prenez un verre, une carafe ; vous versez l'eau d'abord, puis la poudre ; vous y joignez un morceau de sucre, pour l'agrément de la personne, vous remuez le tout avec une petite cuillère ; vous servez à la malade... et, dix minutes après, il n'en est plus question.

SARAH. Vous me jurez ?

SIR JOHN. Si vous ne me croyez pas, vous pouvez y goûter.

SARAH. Silence !... Alice vient de ce côté.

SIR JOHN. Je vous laisse.

SARAH. Revenez dans une heure, nous réglerons nos comptes.

SIR JOHN. C'est cela... nous réglerons nos comptes, miss Sarah. (Il sort à gauche.)

SCÈNE IV.

SARAH, ALICE**.

ALICE, de la porte de droite. Sarah ! es-tu seule ?

SARAH. Oui.

ALICE. Alors, je puis entrer.

SARAH. Quel air joyeux !

ALICE***. J'ai fait un si beau rêve ! J'étais dans une île enchantée, où l'air était plus pur et plus doux que le nôtre ; les fleurs étaient plus belles, plus éclatantes que dans nos contrées, et des milliers d'oiseaux chantaient leurs amours à l'ombre des bois parfumés. Je me sentais renaître à la vie, et je remerciais Dieu d'avoir eu pitié de ma jeunesse.

SARAH. Ce rêve n'est pas un mensonge, car tu n'es plus en danger.

ALICE. Oh ! j'ai bien souffert, va... mais grâce à toi, grâce à notre ami sir John ; oh ! oui, je me sens mieux... et si ce n'était cette soif ardente qui me tourmente sans cesse, je ne me souviendrais de rien.

SARAH. Ah ! tu as soif ?****

ALICE. Oui... donne-moi ce verre... Pourquoi donc trembles-tu ainsi ?

SARAH. Moi ? pour rien... je... je... ne tremble pas. (Alice porte le verre à ses lèvres.)

SARAH, faisant un pas. Alice !

ALICE. Qu'est-ce donc ?

SARAH. Rien... J'avais cru que le verre t'échappait des mains.

ALICE. Non. (Elle boit.) Ah ! je me sens

* Sir John, Sarah.

** Alice, Sarah.

*** Sarah, Alice.

**** Sarah, Alice.

mieux ! Dis-moi donc, Sarah, sais-tu quand revient mon mari ?

SARAH. Mais bientôt, peut-être aujourd'hui.

ALICE. Aujourd'hui ! quel bonheur ! Mon Georges bien-aimé ; il y a si longtemps que je ne l'ai vu ! Pauvre Georges ! il va me trouver bien changée ; s'il allait ne plus m'aimer... Oh ! non, c'est impossible ! C'est égal, je vais essayer de dormir encore, afin d'être un peu moins pâle ! Ah ! si je pouvais continuer non beau rêve. (*Elle s'endort.*)

SARAH, passant derrière le canapé. Elle va mourir, la joie au cœur et le sourire aux lèvres... J'ai eu beau faire, elle aura toujours été plus heureuse que moi. (*Elle pose sur une table, à droite, le billet écrit par Alice au troisième acte, et sort lentement par la gauche.*)

SCÈNE V.

ALICE, seule. — Un silence.

Sarah !... Elle n'est plus là... Ce que j'éprouve est singulier. Oh ! mais je souffre ! Depuis que j'ai bu ce verre d'eau... j'ai la poitrine en feu... j'ai la gorge sèche et brûlante... Qu'est-ce donc, mon Dieu ? Oh ! mais c'est affreux ! Sarah ! (*Elle court à la porte de gauche.*) Fermée !... Pourquoi cette porte est-elle fermée ? Elle ne l'est jamais... Sarah !... Jérôme !... (*Elle se penche en dehors de la fenêtre.*) Oh ! ce silence me fait peur... C'est étrange ! et cette douleur augmente à chaque seconde. Ah ! cette sonnette. (*Elle l'agite.*) Muet !... Mon Dieu ! que veut dire ceci ? Jérôme !... Vais-je donc mourir ainsi sans que personne ne me vienne en aide ! Oh ! c'est horrible ! (*Elle tombe assise devant la table.*) Je n'ai plus la force d'appeler... je... (*Elle aperçoit le papier et le prend.*) Qu'ai-je vu ? « Je meurs volontairement. N'accusez personne de ma mort ! » Mais, ce papier, c'est moi qui l'ai écrit, il y a trois mois !... (*Elle se lève.*) Pourquoi est-il là ? Pourquoi suis-je enfermée ? Pourquoi ne vient-on pas à mes cris ? Pourquoi Sarah tremblait-elle en me donnant ce papier... Oh ! je com, rends tout, maintenant !... (*Allant vers la porte.*) Aidez-moi ! au secours !... Mais... ce papier... il faut l'anéantir... il faut... je... Ah ! je me meurs ! (*Elle tombe sur un canapé.*) — Un long silence.

SARAH, entrant de gauche. Je n'entends plus rien... Est-ce que déjà ?... Alice ! Alice ! (*Bruit de cou isse. Dumont paraît à la porte de gauche, suivi de Jérôme et de deux domestiques.*)

* Sarah, Alice.

SARAH. Le colonel !... (*Elle se place devant Alice.*)

SCÈNE VI.

JÉRÔME, SARAH, DUMONT*.

DUMONT. Ah ! c'est toi, Sarah ?

SARAH. Vous, monsieur ! que voulez-vous ? Pourquoi venir ici ?

DUMONT. Sarah, Jérôme est venu me dire... que ma pauvre Alice est malade, bien malade, et je veux la voir, entends-tu, la voir à l'instant.

SARAH. Y songez-vous ?... Dans l'état où vous êtes, ne craignez-vous pas ?...

DUMONT. Si ma fille n'est pas en danger, sa vue me fera du bien ; et, si elle doit mourir, je veux la bénir, Sarah ! je le veux !

SARAH, l'arrêtant. C'est inutile, monsieur.

DUMONT. Que dis-tu ?

SARAH. Il n'est plus temps !

DUMONT*. Quoi ? Ma fille !... (*Sarah fait un pas et démasque Alice étendue sans mouvement sur le canapé. Sur un geste de Sarah, les domestiques emportent le canapé sur lequel Alice est couchée.*)

DUMONT. Ma fille ! ma fille ! Vos arrêts sont terribles, mon Dieu ! Mais que votre volonté soit faite. (*Un temps.*) Tu ne me dis rien, Sarah ? Oui, je comprends... Tu sais qu'il est des armes qu'il faut laisser couler en silence... Mais ma douleur ne me rend pas injuste, va... et je sais que, dans mon malheur, je dois bénir le ciel... puis-qu'il me laisse un ange pour me consoler et me fermer les yeux.

SARAH***. Et qui donc ?

DUMONT. Toi, ma bonne Sarah !

SARAH. Moi ? Vous vous trompez, colonel Dumont

DUMONT. Que dis-tu ?

SARAH. Je dis que mon père est vengé... et qu'il est temps de jeter le masque !

DUMONT. Ton père ?

SARAH. Vous avez donc oublié le 23 juin 1808 ? Vous avez oublié... colonel, que ce jour-là, le capitaine Blangi est tombé sous les balles de vos soldats !... Mais je m'en suis souvenue, moi ! Vous m'avez tué mon père ! Eh bien ! moi, j'ai tué votre enfant ! Nous sommes qu'ties !

DUMONT. Tu as tué Alice, toi ?... Mais non ! c'est impossible ! Dieu n'aurait pas permis un pareil forfait ! Tu mens, Sarah... Je te dis que tu mens !

SARAH. J'ai dit la vérité !

DUMONT. Non ! je ne te crois pas... je ne puis te croire ! Car, si c'était vrai, tu ne me dirais pas cela, à moi... qui d'un mot pour-

* Jérôme, Sarah, Dumont.

** Jérôme, Dumont, Sarah.

*** Dumont, Sarah.

rais te perdre ! (*Sir John paraît à la porte de droite.*)

SARAH. Me perdre ! Oh ! toutes mes mesures sont prises et vous m'accuseriez en vain... car Alice elle-même a pris soin de m'a-surer l'impunité. Voyez-vous ce billet écrit par elle, il y a trois mois, dans un jour de désespoir et de douleur ?

SIR JOHN, à droite. Oh ! je comprends tout.

SARAH. Écoutez ce qu'il dit : « N'accusez » personne de ma mort... je meurs volontairement... signé Alice de Cerny. » Et pas de date, monsieur ; rien qui prouve que ces mois n'ont pas été écrits tout à l'heure. Croyez-vous encore qu'il soit facile de me perdre ! et commencez-vous à me croire, colonel Dumont ?

DUMONT. Oh ! mon Dieu !

SARAH. Et maintenant que ma tâche est remplie, adieu ! (*Elle fait un pas vers le fond**)

DUMONT. Malheureuse ! malheureuse ! Mais tu ne sais donc pas ?...

JÉRÔME, en dehors. Par ici, monsieur, par ici !

SARAH. Quel est ce bruit ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JULIEN, JÉRÔME**.

SARAH. Julien !

JULIEN. Arrêtez, madame, vous ne sortirez pas !

SARAH. Que dites-vous, monsieur ?

JULIEN. Je dis que Jérôme m'a fait part de ses soupçons, et je vous accuse d'avoir tué madame de Cerny ?

DUMONT, à part. Elle est perdue !

SARAH. Mais, monsieur, sur quelle preuve ?... sur quel indice ?

JULIEN. C'est à la justice à prouver le crime, madame, et je cours l'appeler... Jérôme, vous me répondez de cette femme !

JÉRÔME. Oh ! vous pouvez être calme.

DUMONT***. Arrêtez !... Arrêtez !... Vous vous trompez, monsieur ; Sarah Blangi n'est pas coupable d'un pareil crime. Elle n'est pas coupable, et... en voici la preuve. (*Après un moment d'hésitation, il a pris le papier des mains de Sarah.*)

SARAH, à part, stupéfaite. Quoi ! c'est lui qui ?...

JULIEN, lisant. Grand Dieu ! Madame de Cerny s'est donné la mort ?...

SIR JOHN, entrant par la droite****. Qui a dit cela ?

* Sarah, Dumont.

** Jérôme, Julien, Sarah, Dumont.

*** Jérôme, Julien, Dumont, Sarah.

**** Jérôme, Julien, Dumont, Sarah, Sir John.

JULIEN. Lisez, sir John !

SIR JOHN. Encore ce papier ?

JULIEN. Quoi ! vous le connaissiez déjà ?

SIR JOHN. Parfaitement ; et je dis que c'est un faux.

SARAH. Ciel ! (*A sir John.*) Vous me perdez, malheureux !

SIR JOHN. Oui.

SARAH. Mais vous vous perdez avec moi !

SIR JOHN. Non.

JULIEN. Parlez, sir John. Vous dites que ce billet...

SIR JOHN. Je dis qu'il a bien été écrit et signé par madame de Cerny, mais il y a trois mois. En effet, à cette époque, madame de Cerny a voulu mourir... puis elle a changé d'avis ; mais mademoiselle Sarah a trouvé cet écrit... et comme il n'y avait pas de date, elle s'est dit : Ça pourra me servir un jour, et elle l'a gardé, et elle s'en est servie, voilà.

JULIEN. Mais vous êtes bien sûr ?...

S. JOHN. Voyez si miss Sarah me dément ?

JULIEN. Alors, je relève mon accusation et je vais...

DUMONT, l'arrêtant. Vous ne sortirez pas, monsieur... et... et vous garderez le silence !

JULIEN. Mais, monsieur...

DUMONT. Vous vous taisez, vous dis-je ; car vous ne vous voudrez pas qu'en un seul jour, on tue à un père... ses deux enfants !

TOUS.** Que dit-il ?

DUMONT, à Sarah. A genoux ! fratricide ! à genoux ! et que les paroles que vous allez entendre soient votre éternelle punition... Il y a vingt-huit ans, j'étais en garnison à la Pointe-à-Pitre ; une jeune fille m'aimait ; on la nommait Sarah Didier.

SARAH, à genoux. Ma mère !

DUMONT. J'étais à la veille de l'épouser, car j'avais à lui rendre l'honneur, lorsqu'un ordre du ministre me força de partir dans les vingt-quatre heures. La guerre éclata dans les colonies... mes lettres furent égarées, et plus tard, quand je revins, Sarah Didier était la femme d'un autre... ses parents l'avaient forcée d'épouser le capitaine Blangi. Au bout de huit mois d'union... la femme du capitaine donna le jour à une fille... qu'on appela Sarah, comme sa mère.

TOUS.*** Oh !

SARAH. Ma sœur !... j'ai tué ma sœur !... moi ! Oh ! mon Dieu ! par grâce ! par pitié ! faites que je devienne folle et que je ne garde pas cette horrible pensée qui me déchire et

* Jérôme, Dumont, Julien, Sir John, Sarah.

** Jérôme, Julien, Dumont, Sir John, Sarah.

*** Jérôme, Julien, Sarah, Sir John, Dumont.

qui me tue !... mais non, elle ne me quitte pas !... elle ne me quittera plus jamais ! Oh ! c'est trop affreux ! j'ai mérité la mort des lâches et des assassins ! Eh bien ! j'aime mieux mourir ! mais je ne mourrai pas seule ; car j'ai un complice et ce complice, le voici.

TOUS. Sir John Dudley !

SARAH. Oui sir John, un misérable, un infâme ! cent fois plus coupable que moi ; car j'accomplissais un serment solennel ; mais lui, il agissait par cupidité, pour de l'argent ! et, pour mille écus, il a tué madame de Cerny après avoir tué pour un million Fabrice Dumont.

S. JOHN, *tranquillement*. Moi ? j'ai tué Fabrice Dumont ?

SARAH. Oui !

S. JOHN. J'ai tué madame de Cerny ?

SARAH. Oui ! et je le prouverai !

S. JOHN. Tenez ! j'ai pitié de vous. (*Il tire sa montre.*) Deux heures ; il est temps ! (*Il sort par la droite et rentre presque aussitôt avec Alice.*)

DUMONT. * Ma fille !

SARAH, *reculant épouvantée*. Alice ! Alice vivante ! Oh ! merci, mon Dieu !... (*A sir John.*) Mais qui êtes-vous donc, monsieur ?

S. JOHN. Qui je suis ? je suis Fabrice Dumont !

* Jérôme, Julien, Sarah, Sir John, Alice, Dumont.

DUMONT. Mon frère !

JULIEN et JÉRÔME. Monsieur Fabrice !

S. JOHN. Oui, Fabrice Dumont, échappé par miracle au poison meurtrier ! Fabrice Dumont qui, pour déjouer les complots de cette femme, a su comprimer pendant un an les battements de son cœur et qui ne serait pas fâché d'embrasser son vieux frère et sa petite Alice.

DUMONT. Mon cher Fabrice ! mais pourquoi n'avoir pas révélé plus tôt...

S. JOHN. * Je savais tout, frère ; et, pour oser te dire : Ta fille est un assassin... il fallait en donner la preuve. (*A Sarah.*) Vous, madame, vous allez quitter la France, à l'instant même et pour toujours... Partez, notre silence est à ce prix.

SARAH, *tombant à genoux*. J'obéirai, monsieur, car ma tête est plus calme ; j'ai compris que la mort est un bienfait dont je ne suis pas digne ; car j'ai offensé Dieu en voulant mettre ma justice à la place de la sienne, et je dois expier par mes larmes mon crime et mon impiété.

ALICE, *allant à elle*. Ma sœur... je te pardonne !

S. JOHN, *à Sarah*. Un cloître éternel, si vous voulez que Dieu vous pardonne aussi !

* Jérôme, Julien, Sir John, Sarah, Alice, Dumont.

FIN

S'adresser pour la musique à M. Artus, chef-d'orchestre ; et pour la mise en scène à M. Monet, régisseur. Tous deux au théâtre.